

Libretto

SERGIUSZ PIASECKI

L'AMANT
DE LA
GRANDE OURSE

roman

Traduit du polonais par
JACQUELINE KOCHAN

libretto

Titre original :
Kochanek Wielkiej Niedźwiedzicy

Malgré les démarches entreprises par l'Éditeur,
les ayants droit de l'auteur et de la traductrice n'ont pu être joints.
L'Éditeur les invite à se mettre en relation
avec ses services.

© Les Éditions Noir sur Blanc, Montricher, Suisse, 1992,
pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-286-7

NOTE DE L'ÉDITEUR

Il est fréquent d'entendre de nos jours tel ou tel de nos contemporains affirmer que : « écrire les a sauvés », sous-entendu de la dépression ou d'une fin tragique. L'écriture comme thérapie face à l'absurdité de l'existence, à sa vacuité et au banal. Bien peu, cependant, doivent leur survie réelle à l'acte d'écrire.

Sergiusz Piasecki était de ceux-là.

Né en 1901 en Biélorussie dans l'Empire russe d'une mère paysanne et d'un père membre de la petite noblesse orthodoxe russophone, il est enlevé très tôt à sa mère par son père et devient un enfant solitaire qui cherche refuge dans la nature et la compagnie des animaux. Turbulent à l'école, il est emprisonné une première fois à l'adolescence après avoir agressé un inspecteur d'académie. Après la révolution de 1917, il combat les bolcheviks au sein de l'organisation biélorusse du *Chêne vert* alliée aux Polonais. Cette guerre de 1919-1921, dite polono-bolchevique, se termine par la ratification en mars 1921 du traité de Riga établissant une ligne de démarcation entre la Pologne et le nouvel État bolchevique qui traverse la Biélorussie du nord au sud, laissant des familles entières de chaque côté de la frontière.

Farouchement anticommuniste, Piasecki rejoint le Deuxième Bureau polonais chargé du renseignement en Russie soviétique, et devient agent d'espionnage. Traversant à de

très nombreuses reprises une frontière qui à cette époque est l'une des plus dangereuses en Europe, il navigue dans les eaux troubles de l'espionnage et du banditisme. Arrêté pour contrebande, enfermé dans les prisons soviétiques puis polonaises, pour finalement être exclu des services secrets en 1926. Devenu dépendant à la cocaïne, il commet dans la région de Vilnius une série de braquages avec son complice et ami Antoni Niewiarowski. La maîtresse de ce dernier les ayant dénoncés, ils sont arrêtés et risquent la peine capitale car la région se trouve sous juridiction militaire. Les services d'espionnage leur évitent le peloton d'exécution pour services rendus, en contrepartie Piasecki est condamné à quinze ans de prison. Son appel étant rejeté, il prend la tête d'une mutinerie, acte qui l'envoie directement dans la prison la plus dure de Pologne.

Situé au sommet d'un des monts du massif dit de la Sainte-Croix (Góry Świętokrzyskie), avec un régime carcéral très sévère, réservé aux détenus purgeant des peines d'au moins dix ans, le pénitencier est un ancien couvent bénédictin qui dominait une région désolée et balayée par des vents glacés. Piasecki y contracte la tuberculose, ce qui, dans ces conditions extrêmes, le condamne à moyen terme. Il commence alors à écrire sur des cahiers de brouillon (le seul papier autorisé), et rédige un premier manuscrit sur son expérience d'espion *Piąty etap (La Cinquième Étape)* qui sera censuré pour «raisons politiques». La deuxième tentative est la bonne : le récit romancé de ses aventures de contrebandier est accepté par la maison d'édition Rój et *L'Amant de la Grande Ourse (Kochanek Wielkiej Niedźwiedzicy)* est publié en 1937. Tout de suite c'est un immense succès critique et commercial qui suscite l'intérêt du milieu des Lettres polonaises. Une pétition pour obtenir sa libération, qui regroupe les signatures d'écrivains, de politiques et de personnalités du monde de la culture, est envoyée au président de la République. La grâce présiden-

tielle lui est accordée et il est libéré en août 1937. Il choisit alors une vie discrète à la campagne, agrémentée de séjours en montagne, à Zakopane, où il fréquente l'écrivain et le peintre S. I. Witkiewicz.

La Seconde Guerre mondiale et l'occupation de la Pologne lui font « reprendre du service » : l'Armée de l'Intérieur (AK), la principale organisation de résistance polonaise, lui confie la charge de « liquidateur ». Dans la région de Vilnius, il forme un groupe qui au cours de plusieurs opérations commando exécutera – non sans bavures – traîtres, propagandistes nazis et agents de la Gestapo. Il s'illustre aussi lors d'un cambriolage audacieux au cours duquel il subtilise des documents compromettants pour l'AK au siège de la police allemande. À la fin de la guerre, un occupant en chasse l'autre : l'Armée rouge et sa police politique – le NKWD – pénètrent en Pologne. Ennemi déclaré du communisme, Piasecki sait son sort scellé s'il est pris. Il réussit à fuir – sans sa femme et son fils, qu'il ne reverra plus jamais – à l'Ouest en se faisant passer pour un rapatrié de guerre dans un convoi de la Croix-Rouge.

Incorporé dans l'armée polonaise du général Anders en Italie, il est transféré en Grande-Bretagne. Démobilisé, il vit à Londres, puis à Hastings, dans une grande pauvreté malgré la publication de nombreux romans inspirés de son existence tumultueuse de hors-la-loi, d'espion et de tueur. Il meurt des suites d'un cancer du poumon dans la nuit du 12 mars 1964.

Destin hors norme donc pour ce damné, et ce, même après sa mort car malgré une bibliographie conséquente, son œuvre, publiée uniquement dans les maisons d'édition de la diaspora polonaise, restera interdite en Pologne communiste jusqu'en 1989. Aujourd'hui *L'Amant de la Grande Ourse* résonne toujours comme un appel intransigeant vers la liberté absolue, celle qui s'égaré au-delà des limites de la loi des sociétés modernes, qui défend l'honneur et la solidarité

contre la perversion idéologique et l'appât du gain. C'est un éloge de la solitude, celle que l'on peut trouver de nos jours à l'abri des forêts avec la nuit et les constellations comme complices de notre évasion.

Nous vivions comme des rois. Buvant la vodka à pleins verres. Aimés par de belles filles. Nous arpentions le gouffre d'or. Nous payions en or, en argent, en dollars. Nous payions pour tout : pour la vodka et pour la musique. Nous payions amour pour amour et haine pour haine.

J'aimais mes camarades car ils ne me décevaient jamais. C'étaient des hommes simples, peu instruits. Mais quelquefois, ils savaient se montrer si épatants que j'en restais ébahi. Je remerciais alors la Nature de m'avoir fait homme.

J'aimais les jolis matins de printemps, quand le soleil s'amusaient comme un enfant à répandre couleurs et éclats par tout le ciel.

J'aimais les couchers tardifs d'été, quand la terre exhalait des bouffées torrides tandis que le vent caressait et rafraîchissait doucement les champs embaumés.

J'aimais aussi l'automne bariolé, enchanteur, quand l'or et la pourpre s'envolaient des arbres pour tisser sur les chemins des tapis aux riches motifs et que les brumes argentées se balançaient aux branches des sapins.

J'aimais aussi la froidure des nuits d'hiver, quand l'air était englué de silence et que la lune songeuse paraît de diamants la blancheur de la neige.

Et parmi ces merveilles et ces trésors, parmi les éclats et les couleurs, nous vivions comme des enfants égarés dans un conte de fées. Nous vivions et luttons, non pour la charpente de l'existence

mais pour le libre mouvement et pour l'amitié librement choisie... Les bourrasques chantaient dans nos têtes, les éclairs jouaient dans nos yeux, pour nous les nuages dansaient, les étoiles riaient. Des salves de carabines nous accueillèrent et nous raccompagnaient – souvent vers la mort, qui dansait en rond, indécise sur le choix de celui qu'elle nous arracherait en premier.

J'en avais souvent le souffle coupé, du plaisir de vivre. Parfois, c'est bête, on avait tout à coup les larmes aux yeux. Parfois quelqu'un lançait un juron brutal, mais il offrait un sourire d'enfant en tendant fermement une main fidèle.

Et les paroles étaient rares. Mais c'étaient de vraies paroles, que je comprenais sans peine, et je savais que ce n'étaient jamais des paroles d'honneur ou de serment, je pouvais donc m'y fier...

Ainsi filaient dans un tourbillon coloré les journées bêtes et les nuits folles dont Quelqu'un, pour une raison quelconque, nous avait gratifiés.

Et c'est au-dessus de tout cela, au-dessus de nous, de la Terre et des nuages, que filait, dans la partie septentrionale du ciel, l'étrange Grand Chariot... que régnait la superbe, l'unique, la magique Grande Ourse.

C'est d'Elle, de nous, les contrebandiers, et de la frontière que je parlerai dans ce roman, tiré du regret douloureux de la beauté dont rayonnent la Vérité, la Nature et l'Homme.

PREMIÈRE PARTIE

SOUS LES ROUES
DU GRAND CHARIOT

I

*À la frontière, la pluie nous lave,
Le soleil nous séchera,
La forêt nous protège des salves,
Le vent couvre nos pas.*

Complainte des contrebandiers

C'était mon premier passage. Nous marchions à douze : moi et neuf autres contrebandiers ; le parti était mené par Józef Trofida, le « chauffeur » ; la marchandise était sous la garde du « juif », Lowka le Gibus. Nos « bâts » étaient légers mais assez gros : chacun pesait trente livres. C'étaient des articles chers : bas, écharpes, gants, bretelles, cravates, peignes.

Plongés dans le noir, nous étions assis au fond d'une canalisation étroite et humide qui passait sous le remblai de l'ancienne voie ferrée et menait vers la frontière. À l'arrière, on voyait cligner les feux du village de Pomorszczyzna ; devant nous, c'était la frontière.

Nous nous reposons avant de passer. Les gars fumaient en cachant le bout de leur cigarette dans leur manche : une dernière avant le passage de la frontière. Tous aspiraient la fumée du tabac à grandes goulées hâtives. Certains avaient fait vite et en étaient à leur seconde cigarette. Nous étions recroquevillés, adossés aux parois humides du canal. Nous avions au dos de grands bâts enfilés comme des cartables.

J'étais le deuxième de la file. À côté de moi, à la sortie du canal, se profilait vaguement la silhouette de Trofida. Il tourna vers moi son visage blême et chuchota de sa voix rauque, comme enrhumée :

– Colle-toi bien à moi... Compris?... Et s'ils nous font cavalier, ne touche pas à ton bât. Sauve-toi avec... Si les

bolcheviks te prennent sans rien, tu es bon pour espionnage. Alors là, c'est cuit... ils feront de toi une loque...

Je hochai la tête pour montrer que j'avais compris. Quelques minutes plus tard, nous nous remîmes en route. Nous nous glissions à travers champs en longeant le lit d'un ruisseau. Trofida menait le train. De temps en temps, il s'arrêtait; alors nous marquions tous le pas et, la vue et l'ouïe tendues, nous tentions de percer les ténèbres qui nous entouraient.

La soirée était douce. Les étoiles mettaient une lueur voilée sur le fond obscur du ciel. J'essayais de serrer notre guide au plus près. Je m'appliquais à ne pas perdre de vue la tache grise du bât que Trofida portait au dos. Du reste, je n'aurais rien pu voir d'autre. J'écarquillais les yeux, mais dans le noir, les distances mêmes n'étaient pas faciles à sentir, si bien qu'à plusieurs reprises j'étais venu donner de la poitrine contre le dos de notre chef. Soudain, loin devant nous, je vis un feu. Trofida s'arrêta. Je me retrouvai à côté de lui.

– Qu'est-ce que c'est? demandai-je tout bas.

– La frontière... on arrive, me répondit-il dans un murmure.

Les autres garçons s'étaient rapprochés. Je n'arrivais pas bien à distinguer le reste de notre bande. Nous nous assîmes dans l'herbe humide. Trofida disparut dans l'obscurité: il était parti examiner la frontière. Il revint au bout de quelques minutes pour nous dire tout bas mais d'un ton enjoué:

– En avant, les gars. Les troufions en écrasent... Ils ronflent à réveiller toute la frontière...

Nous repartîmes, d'un pas assez rapide maintenant. Je n'avais pas peur, mais j'étais sur les nerfs. Bien entendu, je ne comprenais pas le danger. Mais j'étais excité par le silence, notre défilé mystérieux, et par le mot même de frontière.

Trofida s'arrêta encore. Je me rapprochai de lui. Nous restâmes un moment immobiles, puis notre guide fit un geste

ample, comme pour fendre l'air du nord au sud, et me jeta à mi-voix :

– La frontière...

Après quoi il se remit à avancer, d'abord lentement, puis de plus en plus vite. Je courais presque derrière lui sans ressentir le poids de mon bât. Je regardais et j'écoutais de tout mon être, j'étais concentré sur une seule idée : surtout ne pas perdre de vue le carré gris du bât sur le dos de Trofida.

Le chauffeur ralentit à nouveau. Je compris que nous étions en face d'un nouveau danger, mais je n'arrivais pas à en saisir la nature.

Le guide s'arrêta et resta un long moment à écouter. Puis il revint vers nous et nous dépassa. Je voulus le suivre, mais il m'arrêta d'un : « Attends. » Il revint avec le Rat. C'était un contrebandier petit, maigre, plein d'astuce et d'audace. Ils s'arrêtèrent tous deux à mes côtés.

– Traverse le boubier, va jusqu'à la rivière et prends le gué. Là où il y a les pierres, conseillait Trofida.

– Vers la Tête de jument ?

– Oui. Attends-nous de l'autre côté.

– Ça colle, répondit gaiement le Rat, puis il disparut dans les ténèbres.

Nous avançâmes lentement, nous aussi. Trofida avait envoyé le Rat en appât. S'il était aperçu par les gardes-frontière, il devait se sauver. Mais s'il était tout de même pris, il ferait un tel tapage pour nous avertir que nous aurions le temps de fuir.

Le gué était dangereux parce que les passages de ce genre étaient mieux gardés que d'autres ; et c'est là qu'on guettait d'ordinaire les contrebandiers. C'était d'autant plus facile que nous avions peu de gués commodes, et les « verdetts » le savaient bien : ils garnissaient souvent tous les gués en même temps. Les autres gués étaient moins surveillés parce que plus profonds. Mais nous n'avions pas envie de nous flanquer à

l'eau pour continuer trempés. Nous préférions nous risquer dans un gué moins profond et plus commode, fût-il moins sûr.

Nous nous frayions lentement un chemin dans la roselière drue d'un marais. Il était impossible de garder un silence complet. On pouvait donc facilement nous repérer. Nous entendions déjà au loin le clapotis de l'eau qui dévalait le lit de pierres. Nous fûmes bientôt sur la rive. Je me cramponnais aux branches d'osier tout en m'évertuant à ne pas lâcher Trofida. Il se coucha sur le sol et se laissa glisser sans bruit. Puis j'entendis sa voix, assourdie par le bruit de l'eau :

– Allez, descends... vite.

Je me couchai sur la rive et me suspendis, les jambes dans le vide. Trofida m'aida à sauter, puis me fit passer le gué en me tenant le bras. Mes pieds glissaient sur les pierres mouillées qui branlaient et se déplaçaient. L'un après l'autre, nous prîmes pied sur la rive opposée. Tout à coup, je vis la silhouette d'un homme émerger d'un fourré. Je fis un bond de côté et faillis retomber à l'eau. Trofida me saisit fermement le bras.

– Tu es fou?... Allons, il est avec nous.

En effet, c'était le Rat, qui avait tâté le terrain de l'autre côté de la rivière.

– Tout va bien, on peut continuer, dit-il à Trofida.

Maintenant nous allions vite, sans précautions particulières. Le ciel s'était dégagé. Il faisait plus clair. À présent, je pouvais voir sans effort la silhouette du compagnon qui me précédait. Je remarquai qu'il changeait de direction de temps à autre, mais je ne comprenais pas pourquoi il le faisait.

Nous forçâmes l'allure. Je me sentais très las. J'avais mal aux pieds à cause de mes bottes percées qui avaient pris l'eau au passage de la petite rivière. J'aurais volontiers demandé un moment de repos à Trofida, mais la honte me retenait. Les dents serrées et le souffle court, j'avançais, le désespoir au cœur.

Nous entrâmes dans un grand bois. Le noir y était presque complet. Nous gravissions des collines abruptes. Nous des-

ceignons des raidillons. Mes pieds s'embarraient dans la fougère épaisse, dérapaient sur des racines à fleur du sol. Je ne sentais plus la fatigue mais une pesanteur de tout mon corps. J'avais en automate, mû par la force de ma volonté plutôt que par celle de mes muscles.

Nous nous trouvâmes enfin à l'orée d'une énorme clairière. Trofida s'arrêta.

– Repos, les gars !

Les contrebandiers rejetèrent leurs bâts et s'étendirent dans l'herbe. Je suivis leur exemple en libérant mes épaules des larges bretelles de toile de mon bât.

Allongé, je regardais le ciel. J'aspirais l'air frais à pleins poumons. Une seule pensée me tournait dans la cervelle : pouvoir me reposer ainsi le plus longtemps possible... ne pas me relever... ne pas être forcé à reprendre la marche...

Trofida vint me voir :

– Alors, très fatigué ?

– Non.

– Sans charre. Je sais bien que la première fois, c'est dur pour tout le monde.

– Mes bottes sont percées et j'ai mal aux pieds.

– Des bottes, on t'en paiera des neuves, ex-tra ! Du meilleur cuir. Tu vas te nipper aux petits oignons. Tu auras l'air d'un grand seigneur.

Les contrebandiers causaient à mi-voix. Quelques-uns fumaient.

– Hé, les gars, et si on se réchauffait un peu ? dit Wańka le Bolchevik.

– Pas bête ! appuya le Lord, qui ne laissait jamais passer une occasion de boire.

J'entendis des paumes claquer contre le fond des bouteilles pour faire sauter les bouchons. Trofida but à longs traits au goulot, la tête rejetée en arrière. Puis il me passa la bouteille.

– Tape-toi un bon coup... ça te fera du bien...

Pour la première fois de ma vie, je buvais de la vodka directement au goulot.

– Tête jusqu’au bout, m’encourageait mon compagnon.

Quand j’eus fini, il me donna un beau morceau de saucisson. Il n’y avait pas de pain. Je mangeai le saucisson avec plaisir, sans même ôter la peau. Puis j’allumai une cigarette qui me parut délicieuse. Je me sentis tout à coup débordant de gaieté, de force et de santé. La vodka m’avait réchauffé le corps et redonné des forces. Après le temps de repos, qui avait duré presque une heure, nous repartîmes. On y voyait mieux, maintenant. Je marchais avec aisance. Ma fatigue avait complètement disparu. Je n’avais plus peur du tout et j’éprouvais une confiance sans bornes pour notre guide.

Józef Trofida était connu des frontaliers comme contrebandier plein d’astuce et de prudence. Il ne prenait de risques que s’il lui était impossible de se tirer autrement d’un pas difficile. Il ne laissait rien au hasard. Il connaissait par cœur tous les chemins et les sentiers et il ne s’égarait jamais. Les garçons travaillaient plus volontiers avec lui qu’avec d’autres chauffeurs, et les commanditaires lui confiaient leurs articles les plus chers. De plus, il passait pour veinard. Mais cette veine était due à sa prudence. Il ne prenait presque jamais deux fois le même chemin. Et au cours des nuits d’automne les plus sombres, il s’orientait aussi bien sur le terrain qu’il l’aurait fait de jour dans des rues familières. Il semblait posséder un sens particulier de l’orientation.

C’était mon unique connaissance à la bourgade. Nous avions fait autrefois la guerre ensemble. Plus tard, je l’avais rencontré à Wilno, où je cherchais vainement du travail. Il était venu y faire des achats. Quand il avait appris dans quelle misère je me trouvais, il m’avait proposé de me joindre à lui pour aller au pays frontalier. Je n’avais pas hésité un seul instant. J’en avais assez de la faim et des nuits passées sous les ponts. Assez de cette vie de chien.

C'est ainsi que nous avons commencé à travailler ensemble. En fait, il ne voulait pas m'emmener tout de suite au travail. Il m'engageait à me reposer, à reprendre des forces. Mais je m'étais entêté à vouloir le suivre.

Le groupe de Trofida n'était pas homogène. Des gars s'en séparaient souvent pour aller travailler seuls ou en compagnie d'autres contrebandiers. Leur place était aussitôt prise par d'autres. C'est ainsi que marchaient les affaires. Trofida menait d'ordinaire un parti de sept à douze hommes. Selon la quantité de marchandises à passer.

Quand je revis Trofida pour la première fois après nos deux ans de séparation, j'eus peine à le reconnaître, amaigri et tanné qu'il était. Il avait la tête comme engoncée dans les épaules et tendue en avant, les yeux mi-clos. En le regardant de plus près, je lui trouvai le visage plein de rides et l'air bien vieilli, alors qu'il n'avait que cinq ans de plus que moi. Pourtant il était toujours gai, il aimait plaisanter et faire des niches ; mais on sentait que ses pensées tournaient au loin. Je fus plusieurs années avant de comprendre ce qui se cachait dans les yeux mi-clos de mon ami, blessés par la lumière du jour.

Nous traversions des champs et des prés. Nos pieds dérapaient sur l'herbe mouillée et s'embourbaient dans les sentiers étroits. Nous évitions les obstacles que nous apercevions, et d'autres que Trofida était le seul à voir. Il me semblait par moments que nous marchions au hasard, que nous avions perdu notre direction. Nous venions par exemple de gravir une colline avec un grand bouleau à son sommet, et voilà que nous remontions sur une colline surmontée, elle aussi, d'un bouleau. J'aurais voulu attirer l'attention de Józef sur ce fait, mais je n'osais pas l'arrêter.

Nous nous faufilions près d'un village. Dans le noir, on pouvait distinguer les contours des constructions. Nous franchissions des clôtures, nous traversions des routes. De temps à autre, l'obscurité était trouée par des lumières : les fenêtres

des maisons à moins de vingt pas. Je m'efforçais de ne pas les regarder car la nuit me semblait ensuite encore plus noire. Je craignais de perdre de vue la silhouette de Trofida.

Soudain les chiens aboyèrent tout près de nous. Malgré l'absence de vent, ils nous avaient sentis. Nous forçâmes le pas pour nous engager sur un sentier argileux, au milieu des champs. Le sol détrempe entravait nos pieds et chaque pas nous coûtait un effort. J'avais envie de me pencher pour retenir le haut de mes bottes, qui me glissaient des pieds de façon très désagréable. L'un des chiens nous poursuivit en aboyant. « Heureusement que je ne suis pas le dernier », pensai-je. Puis j'entendis le chien glapir. Quelqu'un l'avait atteint d'une pierre.

Nous replongeâmes dans le noir pour continuer en plein borbier, sans trace de chemin. Alentour, tout semblait plein de mystère. Tout à coup, je me rendis compte que j'avais perdu Trofida. Je bondis en avant. Personne. À gauche. Toujours personne. J'allais appeler Józef, quand je sentis une main me saisir le bras.

- Qu'est-ce qui t'est arrivé? dit la voix de mon ami.
- Il fait noir... j'ai perdu ta trace.
- Attends, tu vas mieux voir, répondit Trofida.

En effet, ça allait mieux maintenant. Je voyais nettement devant moi une tache blanche qui dansait dans l'air. Je ne sais pourquoi cela me fit penser à des pigeons voletant dans les airs. C'était Józef qui, pour m'aider à me repérer, avait accroché un mouchoir blanc au col de son paletot. Je ne voyais rien alentour, à part cette tache blanche clignotante dans le noir, qui s'éloignait ou se rapprochait de mes yeux.

L'effet de l'alcool s'était dissipé. Je me sentais à nouveau affreusement fatigué et somnolent. Je rajustai les bretelles de mon bât et continuai à suivre, courbé, le mouchoir qui flottait dans la nuit. Je butais, je titubais de droite et de gauche, et je marchais, je marchais vers le lointain inconnu...

II

Au bout de sept heures de marche depuis le passage de la frontière, nous atteignîmes la ferme isolée de la Bombina. C'était la planque de Trofida. Nous franchîmes la clôture d'un grand verger. Je me protégeais le visage, cinglé par les branches des arbres fruitiers. Encore une clôture, et nous étions rendus. J'entendis la voix de Trofida :

– Lord, va voir si tout va bien à la grange. Et vite !

Le contrebandier nous dépassa et disparut derrière la construction. Nous distinguâmes le grincement léger du verrou. Puis le Lord revint et lança un bref :

– Venez.

Il faisait très chaud dans la grange. Cela sentait le foin. Les lumières des torches électriques abritées par des mains luisaient autour de moi. J'entendis la voix de Trofida :

– Jetez vos bâts en tas. Et vite !

Je me libérai du fardeau insupportable avec une sensation de soulagement et je m'approchai de Józef en disant :

– J'ai une de ces envies de dormir !

– Grimpe là-haut, sur le foin.

Il me désigna une échelle et je montai sur le tas. J'ôtai mes bottes, je me couvris de mon paletot et je sombrai dans le sommeil comme dans un bain chaud.

Je me réveillai tard. La grange était plongée dans la pénombre. À quelques pas de moi, des contrebandiers assis

causaient à mi-voix. Je tendis l'oreille. Wańka le Bolchevik racontait une historiette paillardes. Son sujet favori. Il parlait toujours soit de Doumenko ou de son successeur Boudienny – il avait servi autrefois dans la cavalerie de Boudienny –, soit des femmes. Felek la Lanterne écoutait son histoire. C'était un contrebandier grand, costaud, plus très jeune. L'autre auditeur était Julek le Dingue, un garçon doué d'une imagination fertile, et le troisième le Rossignol, de petite taille, tout jeune, toujours souriant. Le Rossignol possédait une voix merveilleuse et chantait à ravir.

Wańka le Bolchevik racontait en passant la langue sur ses lèvres sensuelles :

– Je vous assure, les gars, cette bonne femme, on aurait dit un moulage de caoutchouc : pas moyen de la pincer nulle part. Tu lui claques le fessier, ça sonne comme une cloche. Ça fait des étincelles!...

– Ça alors ! dit Felek la Lanterne, admiratif.

Julek le Dingue hoche la tête, songeur, les yeux béants. Près de ce groupe, une tête émerge d'une niche creusée dans le foin, celle de Bolek le Lord. Il cligne des yeux avec ironie, mais Wańka, qui ne le voit pas, poursuit :

– Ce corps, les gars, ce corps ! De l'albâtre, pour dire.

Il claque la langue et flatte l'air de la main comme s'il caressait les formes de la femme qu'il décrit. Bolek n'y tient plus :

– Tu parles, de-l'al-bâtre ! Elle a une frime de passoire, pleine de taches de son. Les talons tout crevassés. Du purin entre les orteils. Des genoux comme de l'émeri. Ça sent le fromage à cinq cents mètres. Et l'autre : « De-l'al-bâtre ! »

Et il cracha.

– Et qu'est-ce que ça peut te faire ?

– Rien. Tu as trouvé des auditeurs, quoi, et tu les charries, et ces idiots-là te croient.

Ce fut la prise de bec. Je me levai, j'enfilai mes bottes et je m'avançai vers le groupe.

– Où est Józef? demandai-je au Rossignol.

– Il est allé à la ferme.

– Voir la Bombina, ajouta le Lord.

– Faire de la balançoire sur du nichon, précisa Wańka.

– Pourquoi on ne nous donne pas à manger? demanda Felek la Lanterne, changeant de sujet.

– Il ne pense qu'à bouffer, celui-là!

Bientôt les autres contrebandiers s'extirpèrent de leurs niches. Ils s'étiraient en bâillant. Puis ils se joignirent à nous. Il ne manquait que Józef et le juif Lowka. Le Rat tira de sa poche un jeu de cartes et proposa une partie de soixante-six. Il étala son paletot sur une poutre, à côté d'une bougie allumée, et les garçons se mirent à jouer.

Le Lord faisait bande à part : il enseignait à Julek le Dingue la façon de chasser le lièvre sans fusil. Il gardait un air de grand sérieux.

– Tu achètes, je te dis, un paquet de tabac à priser, et le matin très tôt, quand les lièvres dorment encore, il faut, impératif, que tu ailles dans les champs et que tu saupoudres les pierres de tabac. Le lièvre se réveille, s'étire, se gratte derrière l'oreille avec sa patte, se lève et va faire pipi. Et il fait toujours ça contre une pierre, comme les chiens. Il renifle. Il aspire le tabac, éternue un bon coup, se beugne la tête contre la pierre, et le voilà raide mort. Et toi, tu n'as plus qu'à passer les ramasser dans ta besace.

– Tu charries!...

– C'est la vérité, je te dis. Et les ours, ça se chasse autrement. En automne, quand les feuilles tombent, tu prends un seau de colle, tu vas dans la forêt et tu en mets une bonne couche sur les feuilles. Puis tu te caches derrière un buisson et tu attends. L'ours s'amène, se balade, tranquille. Clap, clap, clap, clap, et les feuilles lui collent aux pattes, en veux-tu en voilà. À la fin, c'est tellement lourd qu'il ne peut plus remuer. Alors toi, pépère, tu sors de ta cachette,

tu le ligotes, tu le flanques sur ta charrette, et allez ! tu le ramènes chez toi.

Le Rat n'y tint plus et s'écria sans interrompre son jeu :

– Je crois bien que dans cette compagnie, il y a deux dingues au lieu d'un.

– Comment, des dingues ? Des messieurs dingues, dit le Lord.

– Un monsieur comme ça, ça dort sur du foin et ça s'épuce avec ses dents.

Ce fut une nouvelle prise de bec, mais on s'invectivait à coups de plaisanteries. Et vers midi, on vit arriver Józef Trofida. Il était très gai. On voyait qu'il en tenait un sérieux coup.

– Venez, mes trésors ! cria-t-il. La bouffe arrive.

Nous nous laissâmes glisser sur le sol.

– Quelle camelote on ramène ? demanda le Lord.

– On l'amène tout de suite, tu verras bien. Lowka y travaille avec la Bombina, qui nous a fait à manger.

– Tu t'es bien amusé avec elle, hein ?

– Je m'en fous, de cette dondon.

Des pas rapides se firent entendre au-dehors, puis on vit entrer dans la grange une femme d'environ trente-cinq ans. Elle était grande et forte. Sa démarche était étonnamment légère pour sa carrure. Elle était endimanchée. L'odeur de son parfum emplit toute la grange. Elle portait des bas de soie et sa robe mettait en valeur ses formes opulentes.

– Salut, les gars ! dit-elle gaiement d'une voix forte, en montrant dans un sourire deux rangées de belles dents blanches.

Tout le monde la salua. Wańka le Bolchevik s'avança pour la débarrasser de deux grands paniers. Il les déposa à terre, puis il fit mine de vouloir la prendre dans ses bras pour l'embrasser. Elle lui envoya une telle bourrade qu'il en perdit l'équilibre.

– Bien fait ! dit Józef.

– Tu t'es échaudé ? se moquait le Rat.

La Bombina riait en nous observant l'un après l'autre.

Ses yeux s'arrêtèrent un moment sur moi. Elle se tourna vers Trofida :

– Un nouveau, celui-là ?

– Oui... un gars bien.

La femme me salua de la tête. Puis elle quitta la grange dans un balancement outré des hanches.

– Ça, c'est de la bonne femme, un vrai matelas, dit Wańka, admiratif.

– Une jument, oui, rectifia le Rat.

Les gars vidaient les paniers. Il y avait une gamelle pleine d'œufs brouillés au lard, une autre de viande braisée au chou, et des blinis tout chauds. Et puis trois miches de pain et un beau morceau de poitrine.

Trofida tira du foin plusieurs bouteilles d'alcool pur. Il le coupa d'eau qu'il prit dans un tonneau à l'entrée de la grange. Pendant ce temps, le Lord découpait le pain.

Nous commençâmes à manger et à boire. Nous mangions comme des machines à mastiquer. Le plus vorace était Felek la Lanterne. De temps en temps, il se léchait les doigts.

– Regardez-le boulotter, dit le Lord en se torchant la bouche du revers de la main. Ça lui en craque derrière les oreilles, et son nez fait une bosse. Dernier pour travailler, mais premier pour la bouffe.

– Il fait bien, laisse donc travailler les chevaux, ils ont une grosse tête, une queue et quatre pattes.

Les contrebandiers terminaient leur repas. Seul Felek la Lanterne, sans s'occuper de rien, continuait à manger. Bolek le Lord commença à raconter :

– Vous savez, les gars, j'ai connu une femme qui mangeait chaque jour une omelette de trente œufs.

– C'est sûrement la Bombina, dit Julek en allumant une cigarette.

– ... Un jour, son mari a voulu lui faire une farce et il a rajouté aux trente œufs qui cuisaient dans la poêle encore

trente œufs. Sa femme s'est mise à table, mais elle a eu du mal à finir.

– Et elle a éclaté? dit le Rossignol.

– Elle a quand même tenu le coup, poursuivit Bolek. Alors une voisine arrive et lui dit: «Pourquoi tu es si rouge?» Et l'autre dit: «Je dois être malade, ou alors je couve quelque chose: une malheureuse omelette de trente œufs, j'ai eu du mal à aller jusqu'au bout.»

Les gars riaient, fumaient et racontaient toutes sortes d'histoires sur des cas de gloutonnerie qu'ils avaient connus. Tout à coup, la porte de la grange s'écarta à nouveau et la Bombina entra avec deux paniers: des pommes et des prunes.

– Tenez, les gars! Voilà pour vous dégraisser les dents!... Qu'est-ce que vous enfumez! N'allez pas me brûler la grange!

– On fume juste sur le sol... On se surveille... la rassure Józef.

– Bon, bon! Faites attention, hein?

Elle se passe les mains derrière la nuque et resserre longuement le nœud de son fichu, exprès pour faire saillir sa poitrine altièrè. Les gars éméchés la dévorent des yeux. Cela l'excite. Elle ferme à demi les yeux. Se balance d'avant en arrière, roule des hanches. Puis elle prend les paniers remplis de gamelles vides et quitte la grange.

Il m'a semblé qu'avant de sortir, elle m'a dévisagé avec une attention particulière et qu'elle m'a souri. Ou peut-être me suis-je trompé? Peut-être ce sourire était-il destiné à nous tous?

*

* *

Józef Trofida pensait que nous passerions la nuit à la planque de la Bombina pour ne repartir que le lendemain

soir. Mais les juifs de Minsk n'avaient pas livré la marchandise que nous devons rapporter en Pologne. Lowka vint nous voir à la nuit tombante. Il frottait nerveusement ses mains sèches l'une contre l'autre en rouspétant :

– Du travail comme ça, ils se fichent de nous!... Ils pensent qu'on fait le voyage en train!

Il s'isola avec Trofida dans un coin de la grange, où ils discutèrent longuement à mi-voix. Je saisis quelques phrases de Józef:

– Pour moi, c'est du pareil au même, qu'on parte avec ou sans camelote!... Tu me paies, là! Et les gars aussi!... Le travail, je ne cours pas après... Si vous faites des embrouilles, je laisse tout tomber, et c'est classe!

À la tombée de la nuit, nous nous apprêtâmes à partir. Lowka resterait chez la Bombina et devrait préparer nos bâts pour la fois suivante. Et nous, nous rentrerions à Raków pour repartir le surlendemain avec un autre lot de marchandise.

Nous reprîmes le chemin du retour. La marche était facile car nous n'avions aucun fardeau. Trofida adopta d'emblée une allure soutenue. Je restais dans son sillage, m'appliquant à avancer d'un pas ample et égal.

L'air était frais. La nuit superbe. Des nuées d'étoiles lui-saient dans le ciel. Au bout d'un certain temps, je m'étais adapté au mouvement régulier et j'avançais en automate. Le balancement régulier de mon corps et le silence environnant agissaient sur moi comme un soporifique. Je me mettais à faire toutes sortes de rêves. Je souriais, gesticulais. Quand je me surpris sur le fait, j'éclatai de rire. Trofida tourna la tête vers moi sans ralentir et dit doucement :

– Tu disais?

– Rien... Rien...

À cinq kilomètres de la frontière, nous nous reposâmes. Nous nous étions arrêtés au bord d'un ruisseau, près d'un épais fourré. Il n'y avait plus de vodka, nous allumâmes

donc nos cigarettes avec précaution et nous nous reposâmes, allongés dans l'herbe épaisse.

Trofida était près de moi. Il resta longtemps sans parler, puis il se tourna vers moi :

– Les étoiles, tu t'y connais ?

– Les étoiles ? demandai-je, surpris. Non... Pas du tout...

– Dommage... Si jamais on doit se cavalier, il faut que tu saches comment passer la frontière... Tu vois ces étoiles, là ?

– Lesquelles ?

Il me désigna du doigt, dans la partie nord du ciel, assez bas à l'horizon, la constellation du Grand Chariot : sept grandes étoiles qui forment quelque chose comme quatre roues, et le timon par-devant. En dessinant du doigt sur le ciel, au point de toucher, à ce qu'il me semblait, chaque étoile, il m'indiqua exactement celles dont il me parlait.

– Oui... Je vois... Et alors ?

– S'ils nous font la courette et qu'ils nous dispersent, dirige-toi de façon à les avoir à ta droite !... Tu peux prendre n'importe quel chemin, tu passeras toujours la frontière. À ta droite, compris ?

– Compris.

Je contemplai longuement les étoiles qu'il m'avait indiquées. Elles étaient belles. Elles brillaient d'un éclat merveilleux. Je leur découvrais des nuances singulières. Une question m'intriguait : pourquoi ces étoiles s'étaient si curieusement assemblées ?... Elles étaient peut-être amies, comme des personnes quelquefois, et voyageaient ensemble dans le ciel ? Elles se parlaient peut-être... se clignaient de l'œil ?... À force de les regarder, je leur trouvai la forme d'un cygne.

Bientôt nous repartîmes. À présent Trofida allait lentement. Il s'arrêtait de temps à autre pour tendre l'oreille. Alors tout le monde s'arrêtait.

Peu après minuit, nous atteignîmes la frontière. Trofida s'arrêta entre deux poteaux. Je le rattrapai.

– Voilà les poteaux-frontière... et voilà la frontière, me dit-il tout bas.

J'examinai avec intérêt les poteaux carrés placés sur de petits monticules. Ils portaient en haut les armes des États et des numéros d'ordre. Sur le poteau polonais, on avait peint l'aigle blanc sur champ rouge. Sur le soviétique, on avait gravé dans le métal une étoile à cinq branches avec faucille et marteau.

Après la frontière, nous prîmes un étroit sentier qui menait à Pomorszczyzna. À un moment donné, nous nous arrê tâmes. Soudain j'entendis derrière moi un chuchotement étouffé :

– Hé, les gars!...

C'était la voix du Rossignol. Je regardai à droite et je vis quelque chose se déplacer rapidement dans les ténèbres. Ce n'était pas une forme humaine car elle était trop petite et elle tourbillonnait bizarrement dans l'air, montant et descendant tour à tour. Ce devait être un fantôme.

Le cœur battant, je regardais l'étrange phénomène. Puis je me rapprochai de Trofida :

– Qu'est-ce que c'est, Józef?

– Va savoir ce que c'est, répondit mon camarade. Un fantôme peut-être, ou alors le diable?... On dit que c'est l'âme du Capitaine... Ceux des bataillons douaniers en ont peur, eux aussi!

Plus tard, Józef me raconta l'histoire suivante. Un capitaine russe, de souche polonaise, avait quitté la Russie au moment de la révolution. Comme les bolcheviks avaient pris le pouvoir, il ne pouvait plus retourner chez les Soviets. Il y avait laissé sa fille et sa femme. Il voulait absolument les en ramener, c'est pourquoi il était venu près de la frontière.

Il s'était installé chez des paysans, dans une ferme près de Wygonicze, il y avait fait venir ses affaires car il comptait y rester jusqu'au moment où il pourrait ramener sa famille des

Soviets. Il essayait de le faire par l'intermédiaire de paysans car les autres moyens s'étaient révélés infructueux.

Le fils du fermier qui logeait le Capitaine avait jadis servi dans l'armée russe et connaissait bien les chemins pour aller à Minsk. Il accepta d'aider le Capitaine à ramener sa famille en Pologne... Ils entreprirent le grand voyage. Ils purent arriver à Minsk, puis, beaucoup plus tard, après bien des aventures, à Nijni Novgorod, où le Capitaine avait laissé sa famille. Ils y apprirent que sa femme était morte et que sa fille, Irena, habitait chez leur ancien concierge, quelque part dans les faubourgs. Après l'avoir retrouvée à grand-peine, ils reprirent le chemin du retour.

Quand ils arrivèrent à Moscou, leur compagnon de voyage avait contracté la fièvre typhoïde. On le transporta de la gare directement à l'hôpital, où il mourut. Le Capitaine et sa fille réussirent à rallier Minsk, puis ils partirent à pied pour Raków. Ils s'égarèrent dans la nuit et, aux environs de Wielkie Sioło, près de la frontière, ils tombèrent sur une patrouille soviétique. Ils furent arrêtés. Le Capitaine se défendit. Il tua deux soldats et s'enfuit avec sa fille. On le cribla de balles et on continua à le poursuivre, blessé, du côté polonais. Il tomba à deux cents pas de la frontière, sur un tumulus élevé aux temps anciens. Déjà agonisant, il put encore crier « Sauve-toi ! » à sa fille et couvrir sa fuite jusqu'à l'épuisement de ses forces et de ses munitions. Les bolcheviks enlevèrent son cadavre du tertre pour le traîner de leur côté. La fille du Capitaine leur avait échappé et avait retrouvé la ferme où son père avait logé avant son équipée chez les Soviets. Elle y était restée et y vivait encore. On l'y considérait comme anormale mais bonne et travailleuse, et on l'aimait bien. Et la colline où était tombé le Capitaine, on l'appela depuis « le Tombeau du Capitaine ».

Depuis cet événement, le fantôme avait fait son apparition aux environs du tertre et de la frontière. Un soldat des bataillons avait voulu l'atteindre. Il lui avait envoyé cinq coups de

carabine. Le fantôme avait disparu. Et le lendemain, le soldat avait été déchiqueté par une grenade qu'il manipulait à la caserne. Deux autres braves lui avaient encore tendu une embuscade et lui avaient envoyé une grêle de balles. Le surlendemain, l'un d'eux avait reçu une balle lors de sa ronde ; l'autre était tombé gravement malade et était mort à l'hôpital. Et depuis, personne n'avait plus fait la chasse au fantôme de la frontière.

Voilà l'histoire que Józef me raconta à notre retour à la maison. Je la trouvai très intéressante, car elle avait l'air d'un conte, et pourtant elle était vraie. Elle me fut confirmée plus tard par bien d'autres personnes.

Nous restâmes longtemps plantés en plein champ, près de la frontière, à regarder le fantôme s'éloigner.

Avec toutes les précautions requises, nous coupâmes le remblai de la route qui menait à la frontière pour rejoindre, peu après, celle qui reliait Pomorszczyzna à Raków. Puis, par la rive de l'Isłocza, nous nous dirigeâmes posément vers notre bourg.

Près du moulin, les gars se dispersèrent. Moi et Józef, nous allâmes vers son logis, dans le faubourg de Słobódka. Pour ne réveiller personne, nous n'entrâmes pas dans la maison mais dans la grange, et nous nous endormîmes sur le foin frais et embaumé.

III

Au matin, je fus réveillé par Janinka, la sœur cadette de Trofida. C'était une fillette étrange : à douze ans, elle avait le sérieux d'une adulte. Elle posait quelquefois des questions si bizarres qu'il était difficile de trouver une réponse.

– Venez déjeuner, le soleil est déjà en train de transpirer, me dit-elle.

Je lui demandai de m'apporter une serviette et du savon.

Puis j'allai à la petite rivière à travers les jardins. Elle me suivait.

– Rentre à la maison... je reviens tout de suite...

– Je vais juste m'asseoir là... Je ne regarderai pas... Pour ce que ça m'intéresse... Józef ne me chasse jamais... C'est pas beau de persécuter les plus jeunes.

– Bon, reste... Que tu es bête, encore !

– Tant mieux. Si tous les gens étaient malins, ils deviendraient fous !

Je la laissai sous un saule et je suivis le fil de l'eau. Je me baignai, puis je repartis vers la maison. Janinka trottnait à mes côtés.

– Hela a dit que vous êtes pauvre, dit-elle tout à coup.

– Pourquoi ?

– Parce que vous n'avez pas de maman, ni de frère ni de sœur...

– Mais j'ai Józef.

– C’est vrai... Mais vous n’avez pas de sœur.

– Je t’ai, toi.

Elle réfléchit un instant et dit :

– Mais vous ne m’aimez pas !

– Parce que tu es petite et bête... Quand tu deviendras grande, je t’aimerai... Et pas seulement moi, beaucoup d’autres garçons aussi.

Elle déclara tout à coup :

– Eh bien moi, je m’en fiche, de ça !

Elle avait dû entendre cette expression dans la bouche de filles plus âgées.

À la maison, j’étais attendu par Hela, l’aînée des sœurs de Józef. Une assez belle fille, une blonde, elle avait dix-huit ans. C’était tout l’opposé de Janinka. L’autre ne riait jamais, alors que Hela éclatait à tout propos d’un rire irrépressible et riait jusqu’aux larmes, bien souvent pour un rien.

Hela m’apporta une théière, du pain, du beurre et un fromage campagnard.

– Déjeunez, s’il vous plaît. Je vous ai attendu, et je veux aller au verger.

– Et Józef, où est-il ?

– Il est allé en ville. Il ne va sans doute pas tarder. Il a dit de ne pas vous réveiller. Mais comment on peut rester si longtemps sans manger !

Bientôt Hela alla au verger, et moi, je restai à la maison avec Janinka. Je buvais mon thé, et Janinka grimpa sur le canapé, s’y accroupit et, la joue appuyée sur la main, elle me dévisagea avec insistance.

– Qu’est-ce que tu as à me regarder comme ça ?

– Vous avez l’air d’un lièvre.

– D’un lièvre ?

– D’un petit levraut... J’en ai vu un qui mangeait un chou... C’est Józef qui l’avait pris et l’avait apporté. Il remuait son petit museau, juste comme vous...

Janinka se mit à remuer la mâchoire et le nez.

– Et toi, tu as l'air d'une pie.

– Ah bon ?

– Une pie, ça se pose sur la clôture, ça tourne sa petite tête à droite, à gauche... ça espionne les gens.

– Non, ce n'est pas ça. Elle n'espionne pas.

– Qu'est-ce qu'elle fait, alors ?

– Elle combine des choses dans sa tête.

– Elle combine quoi ?

– Plein de choses. Je sais, moi. J'ai entendu plein de choses que les pies se racontaient sur les gens.

La mère appela Janinka à la cuisine, et je restai seul dans la salle. Je me mis à arpenter la grande pièce. Par la fenêtre de devant, je voyais passer dans la rue de longues files de charrettes, quelquefois à plusieurs de front. Je me souvins que c'était jour de kermesse au bourg.

J'allumai une cigarette et j'allai m'asseoir sur une chaise devant la fenêtre qui donnait sur le verger, séparé de la maison par le passage étroit de la cour. Je vis Hela, sur une échelle dressée contre le pommier, qui cueillait les fruits et les mettait dans un grand panier qu'elle tenait devant elle, coincé contre un barreau. Je l'observai longuement par l'espace entre deux pots de fleurs placés sur l'appui de la fenêtre.

J'entendis le portillon de l'entrée s'ouvrir. Je crus que c'était Józef qui rentrait. Le visage collé à la vitre, je regardai dans la cour. Je vis passer un homme d'environ trente-deux ans portant un complet marine, des souliers vernis et une casquette blanche à visière laquée. Il tenait un stick dont il se frappait la jambe en marchant. Il avait les traits parfaitement réguliers, ornés d'une fine moustache mais déparés par des yeux qui couraient en tous sens.

« Qui est ce gommeux ? » pensai-je.

Je n'eus alors aucun pressentiment de tous les désagréments que cet homme allait causer, à moi et à mes amis.

L'inconnu salua Hela avec une espèce de grâce ridicule, de la tête, de la casquette et du stick à la fois, puis il lui dit quelque chose. La jeune fille tourna la tête vers lui et son visage s'épanouit dans un joyeux sourire... Cela m'ennuya. Je n'étais pas épris de Hela mais je l'aimais beaucoup, comme sœur de mon ami et comme fille sympathique.

L'inconnu était entré dans le verger et, planté au pied de l'échelle, il parlait à Hela. Elle riait. Elle secouait sa tête ornée d'une tresse longue et épaisse en lui lançant des répliques.

«Les pigeons roucoulent», pensai-je avec un brin de colère.

Tout à coup, je vis l'inconnu tendre le bras et faire descendre sa main le long du mollet de la jeune fille. J'en eus chaud. Je vis Hela jeter un coup d'œil vers les fenêtres de la maison et sauter à bas de l'échelle. Le visage en feu, elle disait quelque chose à son adorateur. Sans doute lui reprochait-elle son inconvenance... ou peut-être aussi son imprudence?

Elle prit le panier de pommes et se dirigea vers la maison, et son adorateur la regardait partir, le sourire aux lèvres et les poings sur les hanches. Puis il fendit l'air d'un grand coup de son stick et repartit vers le portail.

Je me mis à marcher dans la pièce. Puis j'allai vers la fenêtre de devant, et je vis l'homme au stick planté de l'autre côté de la rue en train de regarder passer les charrettes. Soudain j'aperçus Józef qui marchait vite dans la rue. L'homme au stick alla à sa rencontre. Ils se saluèrent et discutèrent pendant quelques minutes. Puis ils se séparèrent. Józef se mit à traverser pour rentrer à la maison.

Il entra.

– Déjà levé?

– Depuis longtemps.

– Je suis un peu en retard. Des ennuis avec les juifs. J'ai touché l'argent pour le travail et je l'ai passé aux garçons... On repart demain. Ils préparent la camelote...

Il tira de sa poche deux pièces de dix roubles-or et me les tendit.

– Voilà deux « boutons » pour toi... Ton premier gain... Crache pour te porter chance !

Je pris l'argent. Je voulais lui laisser dix roubles qu'il donnerait à sa mère pour les courses, puisque je vivais et mangeais avec eux, mais Józef refusa. Il dit que c'était une affaire réglée et que nous ferions nos comptes plus tard, quand j'aurais gagné davantage.

Puis je questionnai Józef sur l'homme au stick que j'avais vu dans la rue. Il se mit à rire.

– Un sacré numéro, celui-là!... Comment tu le connais ?

– Je ne le connais pas du tout... Je l'ai juste vu te parler.

– C'est le fiancé de Hela... Je ne l'aime pas, mais cette fille en est toquée... Va faire entendre raison aux bonnes femmes !

– Il fait aussi de la contrebande ?

– Oui. C'est Alfred Alińczuk. Ils sont cinq frères : Alfred, Albin, Adolf, Alfons et Ambroży. Que des A. Même le nom : Alińczuk. Ils ne prennent personne avec eux pour aller de l'autre côté. Ils y vont armés... De bons contrebandiers mais des vauriens. Ils crânent, ces carnes, et ils prennent les autres pour moins que rien ! Ça joue les grands seigneurs, et ça a les pieds qui puent le goudron. Leur grand-père était « goudronneux » et leur père vendait des harnais et du goudron... Bon, on s'en fiche ! Viens au marché. Il faut qu'on t'achète des bottes.

Je pris ma casquette et nous sortîmes dans la rue.

Nous arrivâmes sur une place immense, encombrée à perte de vue par des charrettes. Le centre en était occupé par un grand rectangle d'un étage qui regroupait les boutiques. La place était également bordée par des échoppes de juifs, des maisons de thé, une auberge et des restaurants. Près des boutiques, les marchands et les cordonniers ambulants avaient

dressé leurs éventaires. Nous fendions à grand-peine la foule compacte.

Au-dessus du marché, on aurait pu déployer un énorme étendard de Bacchus. Tout le monde buvait. On buvait partout. On buvait sur les charrettes, entre les charrettes, sous les charrettes. On buvait, hommes et femmes. Les mères faisaient boire les petits pour qu'ils s'amuse aussi à la kermesse ; elles faisaient boire jusqu'aux bébés pour les empêcher de pleurer. Je vis même un paysan ivre soulever la tête de son cheval pour lui verser une bouteille de vodka dans la gorge. Il s'apprêtait à rentrer chez lui et voulait faire de la vitesse pour épater *le monde*.

Trofida m'amena devant l'éventaire d'un cordonnier. Il salua le propriétaire et dit :

– Il nous faut des bottes. Mais des bottes ex-tra, compris ? Du premier choix... De l'article en or, travail en or ! C'est pour un gars en or, pour aller faire des affaires en or !

– Bon, dit le cordonnier.

Et, sans toucher les bottes exposées, il tira un petit coffre de sous son éventaire. Il en sortit une paire de bottes en cuir souple.

– Même à Wilno, ils n'en font pas de meilleures ! Mais est-ce qu'elles iront ?

J'essayai les bottes. Elles m'étaient un peu grandes, mais Józef me conseilla de ne pas les prendre trop justes, car l'hiver approchait et je pourrais y loger d'épaisses bandes molletières.

– Combien tu en veux, de tes pompes ? demande Józef au cordonnier.

– Quinze roubles.

Józef rit :

– Tu vois, Władek : c'est le gouffre d'or. Tout se vend, partout, pour des dollars et de l'or. Le Pérou, merde ! La bouteille de vodka vaut un rouble d'argent, la bouteille d'alcool

un rouble-or, et pour ces grolles, monsieur l'artisan demande quinze bûchettes d'or. Et tout à l'avenant !

On marchanda les bottes pour dix roubles et un dollar. Avec mes vieilles bottes en prime au cordonnier.

Józef examina mes pieds avec satisfaction.

– Du travail d'orfèvre, merde ! Le roi d'Angleterre lui-même n'a pas de pompes comme ça !... Tu veux peut-être acheter autre chose ?

– Non.

– Alors ça va. La prochaine fois, on t'achètera un complet soi-soi. Tu seras nippé comme môssieur le baron ! J'en fais mon affaire. Et tes bottes, ça s'arrose ! pour qu'elles te portent bien et qu'elles te portent chance ! On va chez Ginta !

Nous dépassâmes deux filles qui flânaient le long des éventaires. Elles croquaient des graines et crachaient les enveloppes sur les côtés. L'une portait une robe rouge et un fichu vert sur la tête. L'autre avait une robe verte et un fichu jaune. Elles avaient de grands sacs à main de cuir aux fermoirs de nickel brillant. Elles nous dévisagèrent avec une audace outrée, presque provocante.

– Nos hommages les plus plats à Mañcia et Helcia ! les apostropha gaiement Józef.

– Les nôtres en double ! répliqua l'une.

– Nos fro-hommages, ajouta l'autre.

– C'est qui, celles-là ? demandai-je.

– Des contrebandières, Hela le Caniche et Mania Chichi.

– Alors les femmes aussi font de la contrebande ?

– Et comment ! Certaines « farguent » mieux que les garçons. Mais elles sont rares. Dans toute la ville, tu n'en trouveras pas dix. Ce sont celles qui ont de la famille de l'autre côté.

Nous arrivâmes au restaurant de Ginta. Devant l'entrée se pressait une foule de paysans avec des bouteilles dans les mains et dans les poches. La porte était grande ouverte ; la

buée des respirations et la fumée du tabac gris s'en échappaient, mêlées au brouhaha des voix et aux cris d'ivrognes.

Nous fûmes rejoints par le Rat. L'œil brillant et les lèvres minces entrouvertes sur des dents toutes droites et jaunes, il nous serra la main de ses doigts froids et décharnés, envoya un jet de salive sur les bottes d'un paysan qui passait, puis demanda :

– On va chez cette chère Ginta, hein?...

– Oui.

– Alors je vous suis.

Le Rat avait une drôle de dégaine. Il portait une grande casquette américaine à carreaux en peluche et, autour du cou, un foulard rouge noué à l'apache. Il gardait toujours les mains dans les poches de son pantalon. Il roulait des épaules en marchant. C'était un voleur de Rostov-sur-le-Don au passé sombre et tumultueux. Il était balaféré de partout et lui-même ne se séparait jamais de son couteau. Il ne laissait jamais passer une occasion de rixe, même quand il se savait perdant d'avance.

Nous traversâmes la cour noyée dans la gadoue, puis une entrée sombre aux odeurs infectes, pour pénétrer dans la grande salle. Je ne pus d'abord rien voir car l'intérieur disparaissait dans un nuage de fumée de tabac. Enfin je distinguai quelques tables et des gens assis autour. Il n'y avait que des contrebandiers.

Tout à coup, à l'autre bout de la salle, un accordéon se déchaîna pour remplir tout l'espace des accords d'une vieille marche russe. C'était Antoni, l'accordéoniste, un petit homme d'âge incertain, au visage verdâtre et aux cheveux pleins d'épis, qui saluait l'entrée de Trofida.

– Salut, les gars! cria Józef en faisant le tour des tables pour dire bonjour à chacun.

Il lança cinq roubles-or à Antoni. Sans cesser de jouer, l'accordéoniste attrapa prestement la pièce au vol.

– Pour ta marche ! dit Józef.

Je fis comme lui le tour des tables pour serrer la main des contrebandiers. Je ne pus saisir celle du Mammouth, et lui évita de serrer la mienne, soucieux à l'évidence de ne pas me faire de mal.

Les contrebandiers réunirent trois tables, y disposèrent des bouteilles de bière et de vodka, puis des assiettes de pain, de saucisson et de concombres aigres-doux.

Au début, je ne vis que quelques gars de notre parti, Bolek le Lord, Felek la Lanterne, le Bouledogue et le Mammouth.

Le haut bout de la table était occupé par Bolek la Comète, contrebandier fameux, un homme de cinquante ans avec de longues moustaches noires. Sa réputation de buveur et de noceur s'étendait à tout le pays frontalier. J'appris plus tard que son surnom de Comète datait de 1912 : alors que la comète de Halley « marchait » sur la Terre et que la fin du monde était annoncée, il avait, pour ce motif valable, vendu et bu sa ferme. À côté de lui était assis le Chinois, un garçon grand et mince au teint olivâtre et aux beaux yeux noirs un peu bridés. Il y avait encore quelques autres gars, mais c'est plus tard que j'appris à mieux les connaître.

– Je vous dis et vous déclare, dit la Comète en écarquillant les yeux et en remuant la pointe de ses moustaches, que celui qui ne boit goutte s'encroûte.

– Pas bête ! approuva le Lord, qui fit jaillir les bouchons de deux bouteilles à la fois en frappant le fond contre ses genoux.

Il servit à tous des demi-verres à thé.

En marmonnant quelque chose pour lui-même et en inclinant la tête de côté, le Mammouth attira un verre de la paume et but avec précaution, comme s'il craignait de broyer le verre fragile dans sa main. Il avala la vodka, souffla énergiquement, puis me fit un clin d'œil en marmonnant quelque chose. Je n'ai jamais entendu le Mammouth dire plus d'une courte

phrase. Il s'en tenait d'ordinaire à un seul mot, ou bien il s'exprimait par des gestes, des clins d'œil.

– Vous savez, les gars, dit le Chinois, ce qu'il vient de me dire, Felek la Lanterne ?

– Qu'il combinait comment bouffer un balai, gronda le Bouledogue.

– Non... Il a dit que l'oie, c'est la volaille la plus bête du monde !

– ...? lui demanda le Mammouth d'un geste de la main et d'un sourcillement.

– Parce que... une seule, c'est juste, et deux, c'est trop ! Les poules, les canards, on peut toujours trouver la dose : si deux c'est juste, tu en manges trois ; si trois c'est juste, tu en bouffes quatre ; les oies, par contre, c'est plus dur.

– Tu as dû te tromper, dit le Rat. Il a dû parler des veaux, pas des oiseaux.

Sans s'occuper de leurs piques, la Lanterne s'expliquait avec l'oie en croquant les petits os et en se léchant les doigts.

Bolek le Lord remplissait l'office de l'hôte. Il apportait du buffet la vodka et les amuse-gueule, servait des tournées de vodka et de bière et faisait de son mieux pour amuser les gars. Il n'oubliait pas non plus la musique : de temps en temps, il portait un verre de vodka et des amuse-gueule à Antoni. Il allait à lui en chantant :

*Maître Antoni, roi du flonflon,
Zizique sur son accordéon !
Im-tam-turlu ! Im-tam-turlu !
Im-tam-turlu ! Hou-ha-ha !*

Antoni faisait une pause. Il prenait le verre. Il buvait cul sec et se mettait à manger, accoudé à la caisse de son accordéon. Il me faisait penser à un rat en train de grignoter une tranche de pain.

Le soir tombait. Il faisait de plus en plus noir derrière les carreaux. Les gars tirèrent les rideaux. Ginta alluma la lampe à pétrole suspendue au plafond par un crochet de fil de fer.

On buvait toujours.

Soudain le Chinois se mit à vomir. D'abord sur la table, puis sur le plancher.

– Il en a fait, de la pâtée pour chien ! dit le Lord en installant le Chinois près de la fenêtre, sur une banquette étroite tendue de toile cirée noire.

– Antoni, joue une marche funèbre ! cria le Rat.

– À la santé du mort, les gars !... Vive le mort !...

– Pas bête ! appuya le Lord en prenant son verre.

Je n'avais jamais vu boire de telles quantités de vodka. Les plus actifs étaient le Mammouth et Bolek la Comète. Felek la Lanterne et le Bouledogue ne perdaient pas leur temps non plus. Celui qui buvait le moins, c'était Józef – et puis moi.

À un moment donné, j'entendis le rugissement de plusieurs gosiers à la fois :

– Hourra !

– Vivat !

– Amenez-le par ici !

Je me retournai et vis le Rossignol. C'était un garçon tout jeune. Avec un petit sourire, gêné par un accueil aussi fracassant, il arriva à la table. Il nous serra la main à tous. Bolek la Comète se mit à le supplier :

– Rossignol ! Mon petit cœur ! Chante, frérot.

Il arriva une chose étrange. Ces hommes bruyants, ivres, se calmèrent d'un seul coup, et ce fut le silence dans la salle. Une Ginta affolée entrouvrit la porte de l'autre pièce, mais voyant que tout allait bien, elle la referma.

Le garçon resta un instant immobile au milieu de la salle, puis il chanta, d'une voix assourdie, légèrement vibrante, qui gagnait peu à peu en force et en sentiment, la complainte des contrebandiers :

*Au travail les gars sont partis,
Les filles sont désolées.
Elles pensent le jour, elles pensent la nuit :
« Est-ce qu'ils vont tous rentrer ? »*

Le Rossignol levait les yeux au ciel. Sa voix, chargée de tristesse, vibrait comme une plainte poignante. Je sentais des fourmis me parcourir le dos et le crâne. Je ne voyais plus rien dans la pièce à part ces yeux étranges du Rossignol et je ressentais par chaque fibre le ton triste de la chanson.

Quand le Rossignol eut cessé de chanter, il y eut un long silence. Je jetai un coup d'œil au Mammouth et je vis des larmes couler le long de ses joues informes, grises, comme taillées dans la pierre. J'entendis la voix du Rat :

– Eh ben, la vache !

– Mon petit Rossignol chéri ! disait Bolek la Comète en tendant les bras vers lui, chante, mon petit cœur ! Chante encore ! Chante pour l'amour de Dieu ! Allez, chante !

– Laissez-le souffler, dit le Lord – puis il cria : Antoni ! Joue-nous *Les Flots du Danube* pour changer.

Antoni joua la valse, et le Lord installait le Rossignol à table, l'abreuvait de vodka. J'observais le contrebandier. Il avait des yeux d'enfant. Un léger sourire errait sur ses lèvres. Il avait l'air d'un prince déguisé et non d'un vulgaire contrebandier. Je pensai qu'il y avait sans doute quelque part des princes aux grosses joues, aux yeux bovins et à la bouche laide.

Plus tard, le Rossignol chanta une autre chanson de la frontière, un peu plus gaie.

– Je vous dis et vous déclare, les gars, que si je ne bois pas la double dose, mon cœur va se fendre ! dit la Comète quand le Rossignol eut fini de chanter.

– Pas bête ! répliqua le Lord en remplissant les verres presque à ras bord.

Puis je vis le Mammouth tirer d'une poche de sa vareuse un billet de vingt dollars et le glisser en soufflant fort dans la main du Rossignol. Celui-ci regarda l'argent, étonné, et le jeta sur la table.

– Ça ne va pas... Pour quoi faire?... Si c'est comme ça, je ne chanterai plus!...

– Reprends cet argent, dit sèchement Józef Trofida au Mammouth. Il est des nôtres... il fargue lui-même... Il ne chante pas pour l'argent.

Le Mammouth se leva lourdement, prit le billet sur la table et alla l'offrir à l'accordéoniste. Antoni le fourra négligemment dans sa poche, sans même remercier. Pour lui, c'était sans importance. Il aurait aussi bien joué pour rien. Du moment qu'il y avait autour de lui du rire et du tapage, que la vodka clapotait dans les verres, que tout le monde était joyeux.

Józef voulait aller voir son marchand ; il me demanda :

– Tu sauras rentrer tout seul ?

– Pourquoi pas... bien sûr...

– Alors ça va... Tu ne dois rien, ici... J'ai tout payé.

Trofida salua ses camarades et quitta notre «salon».

On s'amusait toujours. J'étais complètement ivre. J'avais très chaud et j'étais très gai. Je buvais, je mangeais, je riais, j'écoutais les chansons du Rossignol et l'accordéon. Je ne me souviens pas du moment où je quittai le salon de Ginta pour me retrouver dans la rue.

Je marchais lourdement dans une ruelle sombre. Je pataugeais pas à pas dans une gadoue collante. Tout à coup, j'entendis devant moi un cri de surprise et je vis à une quinzaine de pas un groupe d'hommes qui se battaient dans la lumière projetée par une fenêtre. Trois hommes en frappaient un quatrième renversé à terre, dont la résistance faiblissait. Sans plus réfléchir, je bondis en avant. Je culbutai un agresseur d'un coup d'épaule, et l'autre, je lui flanquai un tel coup de poing à la figure qu'il partit en arrière et s'assit dans la boue.

Le troisième me sauta dessus : il était ivre, lui aussi. Il se mit à mordre. Je lui martelai le crâne de mes poings. Il me lâcha. Je sautai sur mes pieds, prêt à lutter encore, mais les jambes flageolantes et à demi conscient. Soudain je me mis à vomir. Plus tard, je me sentis mené par le bras. C'était l'homme à qui j'étais venu en aide. Il me demandait quelque chose, mais je n'arrivais pas à saisir.

Ensuite, je me souviens qu'on m'essuyait le visage avec une serviette mouillée. Des visages inconnus se penchaient sur moi. Puis l'alcool m'avait ôté le reste de conscience.

Au matin, je me réveillai dans un logis inconnu. J'étais ébahi de m'y trouver. Je dis à haute voix :

– Il y a quelqu'un ?

Une tête comique, ronde et presque complètement pelée par une maladie de peau, apparut dans la porte de la cuisine.

– Vous étiez tellement ivre, hier... Vous ne compreniez rien, me dit le juif inconnu en venant vers moi.

– Mais comment je suis venu ici ?

– C'est moi qui vous y ai amené... Vous n'êtes sans doute pas d'ici, car je ne vous connais pas... Des chenapans ont voulu me tuer hier soir, et vous m'avez défendu.

– J'habite à Słobódka, chez Trofida.

– Alors vous êtes un camarade de Trofida ?

– Oui.

– C'est un homme bien. Un homme en or ! Aïe, quel homme ! Aïe !... Moi, je m'appelle Josek, et là, c'est ma maison.

Quand je me fus rhabillé, Josek insista pour que je déjeune avec lui. Il me fallut accepter. Josek mit sur la table une bouteille de prune et tira du buffet un brochet farci. Peu après, sa femme sortit de la cuisine et vint s'asseoir à table. C'était une jeune juive très belle, avec un petit enfant sur le bras. Je me mis à causer avec eux. La femme me remercia, elle aussi, de l'aide que j'avais apportée à son mari.

– De quoi c'est parti? demandai-je à Josek.

– On jouait aux cartes. Je les ai plumés... à la régulière, je n'ai pas triché, m'expliqua-t-il. Et eux, ils ont voulu me reprendre l'argent. S'ils n'avaient pas été ivres, ils n'auraient pas fait ça... Mais là, ils étaient partis pour me tuer!

Josek me montra les bosses qu'il avait sur le crâne et les bleus aux bras et au cou. Au moment où je quittais le logis, Josek me raccompagna dans l'entrée.

– Vous aurez peut-être besoin d'un coup de main pour vos affaires... alors venez me voir. Je ferai tout ce qu'il faudra!

– Et dans quelle partie êtes-vous? demandai-je.

Il sourit, me posa la main sur l'épaule et dit :

– Demandez donc à Józef, à quoi s'occupe Josek la Volaille... Il vous le dira... Bonne route!

Józef Trofida m'apprit que c'était un voleur professionnel.

– Il a été autrefois un voleur fameux, mais il a fait un mariage d'amour et il s'est rangé. Il joue principalement aux cartes. Il vit de la brême.

IV

Je fis la rencontre de Saszka Weblin, le roi de la frontière, celle des contrebandiers, dans des circonstances singulières. Je le rencontrai en son royaume : sur la frontière.

Je partais pour la quatrième fois avec le parti de Trofida. Nous avons passé la frontière aux environs d'Olszynka. La nuit était sombre. Le ciel était couvert de nuages au sud. Le vent d'est nous cinglait les yeux, ce qui rendait notre avance pénible.

Je marchais sur les talons de Józef. Avant de quitter notre planque de la zone frontière où nous entreposions nos bâts, nous avons bu chacun une demi-bouteille de vodka. Je me sentais gai et réchauffé. Je m'étais fait à notre travail et j'y avais pris goût. J'étais attiré par ces randonnées lointaines. Fasciné par le mystère de nos marches. J'aimais ressentir la légère excitation que provoque le danger. J'aimais les haltes dans les bois et les « journées » d'attente dans les planques. J'aimais mes camarades, et nos divertissements bruyants et frustes.

Quelques jours auparavant, je m'étais payé un nouveau complet. J'avais maintenant à *mon compte* une lampe de poche et une montre. Et quand je prenais la piste, je garnissais mes poches d'une bouteille ou deux d'alcool. J'étais devenu un contrebandier professionnel. Je farguais aussi bien que les autres gars.

Tout en suivant Józef, je pensais à des tas de choses. Je n'avais plus de peine à garder sa trace. Je m'étais aussi aguerri à porter des bâts pesants. Et puis, j'étudiais le terrain à ma droite et à ma gauche, l'œil et l'oreille aux aguets – l'avant et l'arrière étant assurés.

À quelques dizaines de pas de la frontière, nous entrâmes dans un fourré. J'entendis un bruissement d'eau à l'avant. Trofida marchait très lentement et s'arrêtait souvent. Jamais il n'avait avancé avec autant de précaution. À un endroit, il s'arrêta pour rester très longtemps immobile. Je commençais à prendre froid... Il repartit en avant. Le bruit de l'eau augmentait. Soudain Józef se mit à reculer. Il arriva sur moi. Il me saisit le bras et me fit accroupir dans le fourré... J'entendis nettement un grand plouf à l'avant et, à l'instant même, le silence de la nuit fut troublé par un coup de carabine et un cri, presque un rugissement vibrant de peur :

– Ha-alte !

Au même moment, plusieurs coups de revolver claquèrent. Puis ce fut le grondement de coups de carabines. J'entendis derrière moi le bruit d'une galopade. La terre résonne. Les buissons craquent. On crie sans arrêt :

– Halte!... Halte!... Halte!...

C'était la sarabande autour de nous. On avait peine à saisir ce qui se passait dans le noir. Trofida se releva et, m'entraînant par le bras, partit vite sur le côté. Puis il reprit sa marche en avant. Je le suivais. Je sentis que nous passions dans une eau qui m'arrivait au-dessus du genou. Je m'appliquais à ne pas perdre de vue mon camarade qui me précédait.

Nous atteignîmes la rive bourbeuse, couverte de roseaux, d'une petite rivière. Nous sortîmes de l'eau. À cet instant, il se passa une chose étonnante. Un coup retentissant partit juste devant moi, et je sentis un corps me bouler dessus. Le choc avait été si imprévu et si puissant que je roulai à terre pour retomber à l'eau. Je fus écrasé par le poids de mon bât.

On courait à grands éclaboussements dans le lit de la rivière. Tout autour de moi, j'entendais le fracas d'un feu roulant et l'écho de voix excitées. Abrisé par le bord escarpé de la rivière, je restais assis dans la vase gluante.

Au bout de quelques minutes, le silence retomba autour de moi. Les cris et les détonations avaient reflué sur ma gauche. Alors je sortis lentement de l'eau et repris la direction opposée, pour m'éloigner de la frontière.

Je m'engageai dans la forêt. J'avais peine à avancer. Mon chemin se trouvait à tout instant barré par des arbres, des fourrés ou des tas de bois mort. Peu familier du terrain, je redoutais de tomber aux mains des verdets.

À un moment donné, je m'assis sur un pin écroulé et pris un long repos. Puis je repartis droit devant moi, au jugé, en m'efforçant de garder la même direction. Je comptais me sortir ainsi de la forêt.

Au bout d'une longue marche, je m'arrêtai dans un fouillis de broussailles à l'orée du bois. Je me souvenais qu'à l'aller, le vent m'arrivait de face. Autrement dit, il soufflait de l'est. Je me dis qu'en allant dans le sens du vent, je repasserais la frontière. Réflexion faite, je trouvai que le moyen n'était pas sûr, car le vent pouvait avoir tourné. J'eus un accès de désespoir. Je me sentais entièrement démuné, perdu dans un océan de ténèbres, où des dangers inconnus me guettaient à chaque pas. De toutes parts, des ennemis cruels travaillaient à ma perte. Si Józef avait été avec moi, il m'aurait facilement tiré de là. Mais où était-il ? Peut-être me cherchait-il en vain ?

Tout à coup, je me souvins de ce qu'il m'avait dit des étoiles à notre premier retour de l'autre côté. Je me hâtai d'avancer, de façon à m'éloigner le plus possible de la forêt.

Je m'arrêtai en terrain découvert et regardai bien le ciel. Plus de la moitié en était couverte, mais dans l'autre partie, je vis la constellation – comme me l'apprit plus tard Pietrek

le Philosophe – du Grand Chariot et de la Grande Ourse. Sept grandes étoiles luisaient sur le fond sombre du ciel, et je les contemplai longuement, le souffle coupé et la poitrine gonflée par la joie. Je me rappelai les paroles de Józef: « S'ils nous font la courette et qu'ils nous dispersent, dirige-toi de façon à les avoir à ta droite!... Tu peux prendre n'importe quel chemin, tu passeras toujours la frontière. »

Je me plaçai de façon à avoir les étoiles à ma droite, et je sentis le vent me souffler dans la nuque. Eh oui, voilà la direction de l'ouest, c'est bien ça.

Je repartis. J'avançaï lentement, pour ne pas faire de bruit, car j'ignorais où je me trouvais, et pour éviter toute fatigue inutile.

Je franchissais des champs, des prés, des collines... Je passai un ruisseau, mais je ne savais toujours pas où j'étais. Toujours chez les Soviets peut-être, ou alors déjà en Pologne? Je décidai d'aller le plus loin possible. J'aimais mieux tomber aux mains de ceux des « bataillons » en Pologne, où les peines pour contrebande, surtout la première fois, étaient moins lourdes que chez les Soviets, où elles étaient très sévères.

Dans le noir, lentement, pas à pas, sans un bruit, j'allais de l'avant. De temps en temps, je m'arrêtais pour tendre longuement l'oreille. Je m'efforçais de percer du regard, le plus loin possible, l'obscurité qui m'enveloppait.

Je me retrouvai au pied d'un tertre. Je montai jusqu'à son sommet. Je me rappelai ce que Józef m'avait dit du Capitaine et du fantôme. « Mais c'est le Tombeau du Capitaine! » pensai-je.

Je compris que j'étais en Pologne. Il me serait facile, maintenant, de retrouver le chemin du bourg.

Je m'assis, le bât appuyé contre la pente de la colline, et je regardai longuement vers le nord-ouest... là où, largement campée dans le ciel, brillait, dans une féerie de couleurs, la superbe Grande Ourse. Je ne connaissais pas encore son nom

mais j'en devenais très épris. C'est bien simple, je ne pouvais plus détacher mes yeux de ces étoiles-là.

Pendant que je restais immobile à contempler les étoiles, je perçus un froissement au pied du tertre. Je me redressai et rajustai les bretelles de mon bât, prêt à fuir. Le bruit ténu continuait. Je descendis doucement et m'allongeai dans un creux au pied de la colline. J'aperçus bientôt une silhouette qui rampait lentement au bas du tertre. C'était un homme.

« Ce n'est sûrement pas un verdet mais un contrebandier, pensai-je. Les verdets ont des manteaux kaki que la nuit rend plus clairs que leurs visages... Et puis ça n'a aucun sens de ramper ainsi en pleine nuit, loin de la frontière... C'est peut-être quelqu'un de notre parti, quelqu'un que je connais? »

L'homme s'assit. Je voyais sa silhouette noire, pelotonnée. Puis j'aperçus sur son dos le rectangle gris d'un bât.

J'entendis une légère plainte et comme un juron brusquement étouffé. « Et si c'était Józef? » Sans plus hésiter, j'appelai :

– C'est toi, Józef?

La forme sombre eut un soubresaut. Il y eut un instant de silence, puis j'entendis une voix étouffée :

– Qui est-ce?... Viens là... Oh, la vache!...

Je m'approchai de l'homme assis dans l'herbe. Je me penchai sur lui. L'inconnu me demanda :

– Tu es qui, toi?

– Moi?... Władek... un camarade de Józef Trofida.

– D'où tu viens?... De chez les rouges?

– Non... On partait avec la camelote... C'était Trofida qui conduisait... Les verdets nous ont fait cavalier à Olszynka.

– Ah!... C'était donc vous?... fit la voix étonnée.

– Allez, viens, dis-je au contrebandier.

– Je ne peux pas, vacherie! Je me suis foulé la cheville.

– Alors je vais t'aider.

– C'est bon. Prends mon bât.

Il fit glisser les bretelles de ses épaules et jeta son bât dans l'herbe. Après un instant de silence, il dit :

– Prends-le et va le déposer sur la colline... Compris ? Le tien avec... Pas moyen de faire autrement... Après, je les enverrai prendre... Sûr!...

Je remontai la pente et déposai les deux bâts au sommet. Puis je rejoignis le contrebandier.

– Tu arriveras à me porter jusqu'à la ville ? me demanda-t-il d'une voix rauque.

– Pourquoi pas ? On peut toujours faire des haltes.

Je le pris à califourchon sur mon dos et partis lentement à travers champs du côté de Raków. De temps en temps, le contrebandier m'indiquait le chemin : « À droite... À gauche... » Et nous peinions dans l'obscurité de la nuit. Par moments, le contrebandier émettait des sifflements de douleur, surtout quand je bronchais ou quand je le remontais d'une secousse sur mon dos.

Je le portai jusqu'au cimetière. Nous nous y reposâmes, puis je le repris sur mon dos. La marche n'en finissait pas. J'étais fourbu.

Je débouchai enfin dans une ruelle, puis dans la cour d'une belle maison. Je le fis glisser à terre près d'une fenêtre. Il frappa doucement au carreau. Peu après, une voix de femme mécontente résonna à l'intérieur :

– Qui est-ce qui frappe ?

– Ouvre, Fela. Et vite !

– Je viens... Tu as le temps, non ?

Nous nous retrouvâmes à l'intérieur. C'était une grande pièce bien tenue dont la plus petite partie était séparée par une longue cloison. À droite, je vis deux portes : une qui menait à la cuisine, et l'autre à la pièce d'angle.

Fela, la sœur de Saszka Weblin, alluma la lampe et tira soigneusement les rideaux. Quand je la regardai à la lumière de la lampe, je restai sans mouvement, incapable d'en détacher

les yeux. C'était une grande femme élancée d'environ vingt-huit ans. Sa chevelure noire descendait dans son dos en nattes épaisses. Elle n'était pas habillée : elle avait simplement passé une jupe et enfilé des chaussons, mais elle n'était pas gênée par ma présence. Elle s'affairait dans la pièce à remettre les choses en ordre. Son visage altier était ravissant : allongé, régulier, d'une pâleur mate, orné de grands yeux expressifs, de sourcils sombres et d'une bouche joliment dessinée. Mon attention se fixa en particulier sur ses bras nus et son cou élancé. Je n'avais encore jamais vu de plus belle femme. C'est ce qu'il me sembla alors et c'est ce que je pensai. Et, de fait, Fela Weblin était la plus belle jeune fille du bourg. Tous les garçons du lieu en pinçaient pour elle. Mais elle avait tôt fait de les rebuter par ses moqueries et par le regard froid et railleur de ses superbes yeux verts, où se cachait une force singulière qui attirait... et repoussait... On y plongeait le regard comme dans un gouffre !

Fela m'aida à installer Saszka sur la banquette et se mit à lui ouvrir sa botte droite avec des ciseaux. J'étais penché auprès d'elle. J'épiais les mouvements de ses beaux bras pleins, bien faits, éclatants dans tout le charme de leur nudité. Elle interrompit brusquement son travail, remarqua mes regards gourmands et cria presque :

– Qu'est-ce que tu as à me lorgner ? Aide-moi !... Toujours des ennuis, flûte !... C'est à se pendre !

– Calme-toi voir ! lui dit Saszka avec une vilaine lueur dans le regard. Ou je vais te calmer, moi !

Fela lança les ciseaux sur la banquette et passa dans la pièce d'angle. Elle revint peu après en boutonnant un corsage sur sa poitrine. Son visage était méconnaissable. Ses yeux lançaient des éclairs froids. Ses lèvres étaient étroitement pincées.

Quand nous eûmes ôté la botte de la cheville foulée de Saszka qui, de douleur, s'était mordu les lèvres au sang, celui-ci dit à sa sœur :

– File chercher la Résine. Et qu’il s’amène tout de suite ! Si tu ne le trouves pas chez lui, fonce chez le Mammouth. Et que ça saute !... Allez, ouste !

En grommelant quelque chose, Fela enfila son manteau et jeta sur sa tête un grand fichu épais. Elle quitta la maison en claquant la porte.

– Bon sang de vipère ! gronda Saszka ; puis il se mit à examiner sa cheville foulée, qui avait fortement enflé.

Saszka Weblin était le contrebandier le plus fameux dans tout le pays frontalier, de Radoszkowicze à Stołpce. C’était un guide parfait car il connaissait bien la frontière et les deux zones frontière, mais il effrayait les marchands et la plupart des contrebandiers. Ils le craignaient à cause de son audace téméraire, casse-cou, qui le poussait à des actions extraordinaires, presque insensées. Au bourg et dans le reste du pays frontalier, il avait bien des ennemis qui, tout en le détestant, respectaient et admiraient ce roi de la contrebande. Il avait aussi quelques amis dévoués qui l’aimaient pour son courage, pour la largeur de son geste, sa prodigalité et sa *fantaisie*. Son ami le plus proche était la Résine, l’homme le plus fort de tout le pays frontalier. C’était tout l’opposé de Saszka, et je me demandais souvent avec étonnement ce que pouvaient bien avoir en commun ces deux hommes aux caractères aussi tranchés.

Saszka avait trente-cinq ans. Il était grand et mince. Il marchait légèrement penché en avant. Il avait les yeux gris, toujours mi-clos, où étaient tapies des choses si étranges qu’il valait mieux ne pas y regarder de trop près. Il aimait plaisanter et riait souvent, mais avec les seuls traits de son visage... Ses yeux restaient toujours froids. Son sourire avait l’air d’une grimace.

Saszka gagnait souvent de fortes sommes. Mais il mettait une telle rage à les dilapider qu’il ne lui restait bientôt plus rien. Personne ne jouait aux cartes comme lui ! Personne

ne jetais autant d'argent aux femmes. Personne n'en buvait autant.

Quand je restai seul avec lui, il regarda longtemps en silence sa cheville enflée avec un étrange sourire avant de dire :

– Notre belle fortune tourne toujours en rond : quand c'est pas une beigne, elle te fout un gnon.

– Eh oui, approuvai-je.

– Donc c'est Józef qu'ils ont fait cavalier à Olszynka ? demanda-t-il après un silence.

– Eh oui, c'est lui.

– Vous étiez combien ? Dix ?

– Onze.

– Hé ben... Est-ce que tout le monde reviendra?... Les troufions canardaient dru!...

– Quelqu'un les flinguait aussi.

Il leva les yeux vers moi.

– Quelqu'un les canardait, tu dis ?

– Oui.

– Alors tant mieux... Ils sont un peu trop hardis ! Ils pourraient oublier qu'il y a la frontière, et qu'on y fargue, nous... Ils nous tireraient comme des garennes!...

Je ne le compris pas tout à fait.

Bientôt Fela rentra ; sur ses talons, un costaud de trente ans se précipita dans la pièce. Sa force était cachée sous un complet noir, mais on devinait sous le costume les torsades d'acier de ses muscles.

C'était le fameux contrebandier la Résine qui passait la frontière avec trois bâts à la fois. Le Mammouth était, lui aussi, très fort, mais il était lourdaud, alors que la Résine, malgré sa stature massive, était très déluré. Voilà une histoire qu'on m'avait racontée sur lui. Un jour qu'il était un peu parti, il avait parié avec Jurlin, un chauffeur assez aisé, qu'il lui porterait son cheval de la rue de Wilno jusque chez sa mère, rue de Minsk. S'il y arrivait, le cheval lui resterait en

toute propriété, sinon il devrait à Jurlin cinquante roubles-or. On lia les jambes avant et arrière du cheval. La Résine passa sous son ventre et le souleva. Légèrement courbé, retenant les cordes qui liaient les jambes du cheval, il avançait lentement dans la rue. Il avait accompli le plus gros du trajet, mais tout à coup, sur la place du marché, le cheval avait rué, et ils avaient tous les deux roulé au sol... La Résine avait perdu son pari, mais il aurait pu le gagner. C'était un jeu pour lui que de briser des fers à cheval ou des roubles d'argent.

C'était cet homme-là que je voyais devant moi. Il avait un visage doux avec de bons yeux d'enfant qui vous regardaient avec gaieté et bienveillance. Ses larges et épais sourcils se relevaient. Il avait un très beau sourire. Quand il apparaissait sur son visage, on avait du mal à ne pas le lui rendre. Je remarquai qu'il avait beaucoup de peine à exprimer ses pensées ; cela me rappela le Mammouth, qui ne parlait presque pas et se contentait de gesticuler.

La Résine vint vers la banquette où reposait Saszka ; il lui demanda presque en chuchotant, avec une inquiétude visible :

– Alors?... Qu'est-ce que tu as?... Hein?...

– Rien... Je me suis foulé la cheville... Il y a eu un os... Je me trissais... À Olszynka, ils se sont pointés, les troufions. Ils ont fait un sacré raffut ! Je me taillais, et je me suis pris un gadin, sur une souche... Celui-là m'a trimbalé jusqu'à la crèche... Je ne sais pas comment j'aurais pu m'amener tout seul jusqu'ici.

Saszka me désigna d'un mouvement de tête. Les yeux de la Résine lancèrent un éclair de gaieté ; il me serra le coude à me faire mal et hocha la tête.

– Épatant !... Oui !... Là, je te suis !...

Puis Saszka dit à la Résine :

– Va récupérer les bâts... Deux bâts, le sien et le mien... Tu vas sur le Tombeau du Capitaine ; ils y sont, en vue, par terre... Tu ramèneras ça ici.

– C'est bon... j'y vais...

La Résine se releva d'un bond et marcha vers la porte.

– Prends un soufflant, dit Saszka. Si quelqu'un se pointait?

La Résine resta un moment à réfléchir sur le seuil, puis il fit un geste insouciant de la main, découvrant ses dents dans un sourire, et dit :

– Personne ne se pointera...

Il rentra au bout d'une heure. Il rapportait les deux bâts. Il les avait portés sans effort. Son visage était en sueur parce qu'il avait été très vite. Il déposa les bâts près de la porte et vint s'asseoir avec précaution sur la banquette, à côté de Saszka.

Fela n'était pas dans la pièce. À l'arrivée de la Résine, Saszka l'avait envoyée au lit. La Résine me dévisagea un bon moment, puis il me demanda :

– Tu es d'où?

– C'est le camarade de Józef Trofida, de Słobódka, lui répondit Saszka. Un gars en or, lui aussi, on dirait.

– Eh bien, c'est impeccable ! dit la Résine en me donnant une claque sur le genou.

– Fais-nous un petit casse-graine, lui dit Saszka. La vodka, le pain et le saucisson, c'est dans le placard ; les concombres, dans une assiette, sur le rayon... Mon pied, on verra ça au matin. Fela fera venir le chirurgien... Je peux bien tenir... Je n'ai déjà plus si mal.

La Résine disposa les verres et les assiettes sur la table, que nous plaçâmes ensuite contre la banquette. À nous trois, nous vidâmes quatre bouteilles de vodka. Plus tard, Saszka me demanda :

– Qu'est-ce que tu veux faire de ton bât?

– Le rendre à Józef... La camelote n'est pas à moi...

– Maintenant, si ! dit Saszka en appuyant sur les mots. Ce n'est pas de la « chauffe ». Personne ne la rendra... sauf les jobards... C'est ton aubaine. Tu comprends ? Le juif n'en mourra pas... Il se retapera vite fait. Et toi, tu te mettras un peu de foin dans les bottes... Pigé ?

– Je vais demander à Józef.

– Bon, demande. Et ton bât, tu peux le laisser chez moi. Je pousserai ça de l'autre côté. Tu y gagneras, tu verras... Dis-moi ça demain... Je le connais bien, votre marchand, moi. Un pignouf, lui! Sa chance, c'est de travailler avec Trofida. Il a déjà gagné des mille et des cents!... Avant, il y a deux ans, le Szloma Bergier était dans le chiffon et la bouteille vide. Et maintenant, c'est le *grojse* négociant, Szloma Bergier : à Wilno qu'il ouvre des commerces et qu'il achète des immeubles!

Il se tut, songeur, fixa longuement un coin de la pièce. Puis il dit :

– Bon, eh bien vas-y... Et demain, tu me diras... Je voudrais te faire gagner plus.

Je dis au revoir à Saszka et la Résine, et je rentrai à la maison.

Józef ne dormait pas encore. Quand je frappai à la porte du logis, où j'avais vu de la lumière derrière les volets, mon camarade, qui vint lui-même m'ouvrir, faillit m'étouffer de joie dans ses bras.

– C'est chouette, ça, frérot!... Et moi qui me faisais déjà de drôles d'idées!... Deux heures que je me suis baguenaudé autour de la frontière, à te chercher. J'ai failli me faire alpaguer... Et toi... Allez, raconte, comment ça s'est passé?

Quand je lui eus raconté en détail mon errance dans les bois et ma rencontre avec Saszka près de la frontière, ainsi que tout ce qui était arrivé ensuite, Józef devint songeur... Puis il dit :

– Tu sais, vieux frère, ce sont de chouettes gars, et tu as bien fait de l'aider. Mais ne va pas te lier avec Saszka, c'est un vrai braque. Plus d'un est allé à sa perte avec lui! Ce n'est pas de la « compagnie » pour toi. Là!

– Il ne m'a pas du tout proposé de farguer avec lui...

– Alors tant mieux. Pour ta camelote, ça, tu es bien tombé! Il va vendre ça de l'autre côté, parce qu'ici, si tu écoutes ça à gauche, tu n'en auras pas grand-chose. Saszka en tirera cinq

fois autant. Il veut t'aider. Il voit qu'il est tombé sur un gars bien, alors hein?...

– Alors j'y vais demain.

– C'est bon.

– Je pensais, moi, qu'il fallait la rendre, la camelote.

Józef sourit et dit exactement ce que j'avais entendu dire à Saszka :

– Ce n'est pas de la chauffe ! Bergier n'en mourra pas. Il se refera en deux voyages. Et nous, on se remplumera un peu... Plusieurs gars ont abandonné leurs bâts pour de vrai... Tu veux boire un coup ?

– Non. J'ai bu chez Saszka avec la Résine.

Après une pause, Józef me demanda avec un sourire :

– Tu l'as vue, Fela ?

– Oui.

– Et alors, comment tu l'as trouvée ?

– Jolie !... très jolie !

– Eh, oui... Une fille belle à peindre, mais une fichue peste ! Puisque tu y vas, ne va pas t'enticher d'elle. Elle aime faire tourner les garçons en bourrique.

– Elle ne m'a pas regardé, moi.

– Elle ne regarde personne, parce qu'elle a des yeux affreux... Si tu y regardes, tu deviens fou !

Trofida soupira et se tut. Il s'amourachait peut-être d'elle, lui aussi.

Quand j'allai me coucher, je fus long à m'endormir. Toutes sortes d'images et de silhouettes défilaient devant mes yeux. Je voyais tour à tour les sept étoiles de la constellation de la Grande Ourse, le visage comique de Josek la Volaille, le Rosignol en train de chanter, le Lord qui plaisantait, Antoni en train de jouer de l'accordéon, Saszka, la Résine. Puis tout le monde fut éclipsé par Fela. Elle avait de jolis bras nus, un superbe visage hautain, une chevelure aile de corbeau... Et elle me souriait si joliment !

Le lendemain, après le petit déjeuner, je me rendis chez Saszka. Je le trouvai allongé sur la banquette. Il avait le pied bandé.

– Comment va la santé? lui demandai-je.

– Bien. Le chirurgien est venu, il m’a soigné le pied. Dans quelques jours, je pourrai marcher.

– Impeccable!

– Alors, pour ta camelote?

– Ça m’est égal, moi. Józef m’a dit que tu la fourguerais mieux, toi. Mais je veux pas te donner du travail en plus.

– Tu parles d’un travail!... Je la fourguerais en même temps que la mienne. Je vais laisser passer une semaine... Mais tu as peut-être besoin de pèze tout de suite?

– J’ai un peu de fric... Ça me suffit, moi.

– Alors ça biche!

Fela entra dans la pièce. Elle portait une jolie robe bleu marine et des souliers vernis. Je la saluai. Je remarquai qu’elle avait les yeux verts. Elle se mit à ranger la pièce. Je suivais avec plaisir ses mouvements lestes. Elle me jeta plusieurs regards en coulisse.

Au bout d’un moment, Saszka se tourna vers sa sœur:

– Tu vas à l’église?

– Bien sûr, j’y vais.

– Toute seule?

– Avec qui veux-tu ?

– Tiens, mon copain t’y accompagnera. Tu iras avec Fela ?
me demanda-t-il.

Un peu gêné, je répondis vite :

– D’accord, avec plaisir.

Je quittai bientôt la maison avec Fela. La journée était splendide. Dans les rues, beaucoup de monde se dirigeait vers l’église, surtout des jeunes. Je ne savais pas de quoi parler avec Fela, nous marchions donc en silence. À mesure que nous nous approchions de l’église, beaucoup de gens nous dépassaient. Presque tous saluaient ma compagne :

– Mes hommages, mademoiselle Felicja !

– Bonjour, mademoiselle Fela !

Elle leur répondait d’un signe de tête nonchalant.

Aux abords de l’église, je remarquai un groupe de cinq hommes de vingt-cinq à trente-cinq ans. Il y avait Alfred Alińczuk, que j’avais vu avec Hela dans le verger de Trofida. Je compris aussitôt que c’étaient les frères Alińczuk. Ils étaient vêtus avec une élégance bourgeoise et prétentieuse : bottes ou souliers vernis, complets de couleur, cravates voyantes, casquettes de cycliste, feutres. Et tous avaient des sticks à la main.

Quand Alfred Alińczuk me vit venir avec la sœur de Saszka, il s’avança et son visage prit un air mauvais, provocant. Quand nous approchâmes encore, il s’y forma un sourire mielleux, artificiel. Il salua, comme il avait salué Hela, à la fois du chapeau, du stick et de la tête.

– Mes hommages, mademoiselle Fela !

Fela le salua de la tête et dit avec bienveillance :

– Bonjour, monsieur – puis elle se tourna vers moi : Je vais y aller toute seule. Vous pouvez m’attendre si vous en avez le temps et l’envie. Sinon, au revoir.

– J’attendrai.

– Bien.

Elle entra à l’église, et moi, je me mis à faire les cent

pas dans les parages. Des groupes pittoresques de filles en robes de couleurs claires avaient pris place sur les marches de l'église. Les gars se rengorgeaient comme des paons et défilaient, seuls ou par groupes, devant le perron de l'église, l'air d'ignorer les filles tout en les lorgnant sans cesse à la dérobée.

Quelqu'un me tira par la manche. Je vis le Lord. Il me serra la main.

– Qu'est-ce que tu fais là? me demanda-t-il.

– J'attends Fela Weblin.

– Ah! Tu la connais?

– Oui.

– Hé ben!... Une gonzesse du tonnerre! – puis il hocha la tête vers les filles massées sur les degrés et dit: Voilà toute une séquelle de bonnes femmes réunie! De toute couleur, de tout calibre! Pour tous les goûts. Il y a le choix!

Il s'éloigna en tirillant sa petite moustache à l'anglaise. Je me remis à faire les cent pas dans la cour en jetant à tout bout de champ des coups d'œil sur le portail de l'église pour guetter la sortie de Fela.

À un moment donné, je me trouvai près du groupe des frères Alińczuk. Alfred se plaça sur mon chemin et me fixa droit dans les yeux en fronçant ses sourcils étroits. Je voulus l'écarter et passer, mais il dit:

– C'est toi qui as amené Fela?

– Oui, c'est moi... Ça te regarde?

– Alors trisse chez toi!

– Et pourquoi ça?

– Parce que c'est moi qui vais la ramener.

– Ça, si elle veut, elle.

Alińczuk inclina vers moi son visage empourpré et grinça entre ses dents:

– Arrête de ruer, marmot, ou je te dresserai, moi!...

– Essaye voir!

Je fis un pas en arrière. Les frères Alińczuk sortirent tous les mains de leurs poches. À l'instant même, l'un des frères fit une embardée, bousculé, et le Rat vint se planter devant Alfred. Il rapprocha son visage du sien et lui siffla au nez d'un air de défi en clignant des yeux. Alfred recula, les poings serrés. Et le Rat déclara en scandant lentement à travers ses dents :

– Qu'est-ce que tu as à faire du foin comme ça, espèce de frimeur ?

– Pas bête ! résonna la voix du Lord, qui s'était rapproché.

– Non mais regarde-le ! Quel brave ! dit le Rat plein d'ironie en désignant Alfred d'un mouvement de tête.

– C'est quelqu'un, à deux contre un ! Quand il passe, les mouches trépassent ! dit le Lord – puis il ajouta : Fais gaffe, le Rat, ils pourraient te filer une trempe. Tu les vois, ces cinq fortiches ?

– Je les ai là où la poule a son œuf ! Tous les cinq ! Ils sont forts, mais en gueule !

– Oh, ne dis pas ça ! Si Frédo n'est pas un brave, alors un cochon n'est pas beau. C'est un dangereux chercheur de crosses.

– Pour trousser les queues aux vaches.

*
* *

Des badauds commençaient à s'attrouper autour de nous.

On entendait des éclats de rire. Les Alińczuk sortirent de l'enclos dans la rue. Ils redoutaient de faire du scandale car ils savaient que le Rat ne se battrait pas à poings nus, mais qu'il était toujours prêt à tirer son couteau. Et le Rat, comme une mouche importune, tournait dans les parages en se déhanchant, les mains dans les poches.

Le Lord se promenait avec moi.

– Fais gaffe aux Alińczuk, dis. Et surtout à Alfred. C'est

des ordures!... Il en pince pour Fela. Il a voulu te faire fuir... Achète-toi un surin, on ne sait pas ce qui peut arriver.

Le lendemain, je suivis le conseil du Lord et m'achetai un grand couteau à cran d'arrêt. Józef me l'affûta comme un rasoir, au point qu'il rasait les poils sur le bras.

Quand Fela sortit de l'église, nous la raccompagnâmes chez elle, le Lord et moi. Elle nous invita à entrer.

Saszka était seul et s'ennuyait visiblement. Il nous proposa une partie de mille, à cinq roubles la mise. Nous jouâmes aux cartes jusqu'au crépuscule. Puis je saluai Saszka et partis avec le Lord. Fela ne quitta pas sa chambre pour nous saluer.

Quand nous eûmes quitté la maison de Saszka, il se mit à pleuvoir et à venter.

– Zut, quel temps de chien! dit le Lord.

– Oui... un temps pourri!

Nous pataugions lentement dans la ruelle étroite. Nos pieds enfonçaient dans la gadoue. Le Lord s'arrêta pour me demander:

– Ça te dit, d'aller voir les demoiselles Kalisz?

– Qui est-ce?

– De joyeuses filles. Elles gagnent leur vie avec leurs jambes!... C'est à deux pas. Viens!

*

* *

À la sortie de la ville, nous atteignîmes une maison isolée. Le Lord frappa au volet. Une voix enjouée se fit entendre à l'intérieur:

– Qui est là?

– Moi, Son Excellence le comte Bolesław, avec un ami!

– Ah, bon! J'arrive.

Nous fûmes bientôt dans une grande pièce. Elle était assez

propre. C'était plein de tableaux et de chromos aux murs. Dans un coin de la pièce, il y avait une grande table recouverte d'une toile cirée bleue.

– Vive Franka! s'écria le Lord.

Il saisit par la taille la fille qui nous avait fait entrer, la souleva de terre et se mit à tourner si vite dans la pièce que la fille battait des jambes en l'air.

– Lâche-moi, espèce de fou, ou je te flanque un coup sur le crâne! criait-elle.

Je vis Bolek la Comète attablé. Le Lord, qui l'avait lui aussi remarqué, écarta largement les bras et dit en se tournant vers moi :

– Tiens-toi bien, Władek, on est au ciel!

Il désigna de la main une forte femme et dit : « Le soleil ! », puis, désignant tour à tour les trois filles présentes dans la salle : « Les étoiles ! » Enfin il désigna le contrebandier et dit : « Et voilà la Comète ! Tous au complet ! »

Zuzia Kalisz, la maîtresse du logis, préparait à dîner. Elle déposa sur la table un plat de pommes de terre qui fumaient jusqu'au plafond et une grande jatte de lait caillé.

– Du lait caillé avec des patates, quel régal! dit le Lord en lui baisant le bout des doigts. Qu'est-ce que tu en dis, la Comète?

– Hum... répliqua le contrebandier qui, comme je l'avais remarqué, était déjà ivre.

– Zuzia, mon petit chou! dit le Lord à l'hôtesse, et si tu nous dénichais un bon petit flacon de vodka?

– Ben voyons! répondit la femme, pour qu'ils me fassent du chambard après!

– Allons, tu nous connais, mon petit ange, dit le Lord avec douceur.

– Justement, je vous connais. C'est bien pour ça que je ne vous en donnerai pas.

Mais Mme Zuzia ne résista pas longtemps et apporta

bientôt une bouteille de vodka. La Comète s'anima et retrouva la parole.

– Je vous dis et vous déclare, les gars, que le monde est mal fait, dit-il d'une voix rauque. On se demande où tout est planqué : pas moyen de boire un coup ni de s'amuser, même Antoni n'est pas là.

– Non. Mais on s'en passera. En si bonne compagnie – et le Lord fit un clin d'œil aux femmes –, même sans musique, on ne s'ennuiera pas.

Depuis une quinzaine d'années, Mlle Zuzia Kalisz exerçait la profession de marchande d'amour. Ses trois filles l'avaient suivie dans cette voie. Quand je regardais ces quatre femmes, je ressentais une curieuse impression. Je n'arrivais pas à croire que c'était la même famille, la mère et les trois filles. La fille cadette, Olesia, était une blonde potelée. La moyenne, Franka, était rousse et presque aussi grande et corpulente que sa mère. Et leur mère était une grande et forte brune. En dépit de son âge mûr, Zuzia tenait encore bien le coup et « travaillait » à l'égal de ses filles. Certains habitués la demandaient même davantage que ses filles, car elle était orfèvre en l'art d'aimer.

Cette nuit chez les demoiselles Kalisz, je la passai avec Olesia. Elle me plaisait beaucoup. Elle avait un faux air de Hela, la sœur de Trofida.

Bolek la Comète s'était éclipsé du logis dès que nous avions eu terminé la vodka.

– Quel soiffard ! dit le Lord. Pour avoir de la vodka, il irait au bout du monde.

C'est l'automne.

L'or pend aux arbres. L'or craque sous les pieds. Une mer d'or s'étale partout.

Nous foulons des tapis d'or. Et cette saison de nuits noires qui enveloppent longuement la terre, on l'appelle aussi la « saison d'or ».

La frontière frémit d'animation. L'un après l'autre, nuit après nuit, les partis vont de l'autre côté. Les contrebandiers travaillent avec rage. Ils ont à peine le temps de boire l'argent gagné. Nous ne voyons pratiquement pas le jour car, dans la journée, nous dormons après la fatigue des longues nuits.

J'ai maigri, noirci. Trofida aussi. Mais je suis en bien meilleure santé, j'ai bien plus de forces que la première fois où je m'étais trouvé à la frontière. C'est de la broutille pour moi que de franchir maintenant trente kilomètres, de nuit, hors des sentiers, avec un bât de trente ou quarante livres sur le dos. J'ai déjà été onze fois de l'autre côté. À plusieurs reprises, on nous a tiré dessus... Quand pour la première fois, dans le noir, j'entendis les balles siffler dans l'air, je me sentis tout joyeux. Je savais qu'ils auraient du mal à me toucher de nuit, du reste je ne me souciais pas du tout de moi-même.

Quand nous partions à plus ou moins d'une dizaine et que nous nous enfoncions dans l'obscurité, il me semblait que nous marchions plongés dans l'eau. Comme des marins,

nous étions exposés à toutes sortes de dangers, mais nous les évitions avec adresse pour rentrer à bon port.

Si on avait pu rejeter le voile des ténèbres par une de ces nuits noires d'automne, on aurait pu voir sur une longue section des partis de contrebandiers tirer vers la frontière... Les voilà, par trois, par cinq, voire dix et plus. Les partis les plus forts sont conduits par des chauffeurs qui connaissent parfaitement la frontière et la zone frontière. Les petits partis marchent en général à *leur compte*. Il y a même des femmes, à plusieurs de compagnie, qui, pour de l'argent, de l'or ou des dollars, viennent acheter en Pologne des articles qu'on peut revendre à grand profit chez les Soviétiques. Il y a même des partis armés, mais très rares. Les contrebandiers ne portent pas d'armes. Et même si certains emportent un soufflant, en cas d'interception, dès qu'ils voient qu'ils n'ont pas affaire à des « bouseux », dont ils redoutent plus que tout les « canons sciés », ils s'en délestent en douce. Les Alińczuk partent chargés, ainsi que Saszka et encore quelques autres contrebandiers qui ont pour cela de bons motifs.

Après avoir écarté le rideau d'obscurité au-dessus de la frontière, on aurait vu les requins de la frontière, les « terreux » armés de « canons sciés », de carabines, revolvers, haches, fourches ou pieux, prêts à la curée. On aurait même vu quelquefois une bande de contre-révolutionnaires d'une ou de plusieurs dizaines d'hommes armés de revolvers, carabines, voire de mitrailleuses. On aurait pu voir aussi des voleurs de chevaux qui passaient leurs prises de Pologne chez les Soviétiques et des Soviétiques en Pologne. On aurait aperçu enfin un personnage singulier... l'homme qui arpente la zone frontière et passait la frontière en solitaire... Il emprunte souvent les chemins les plus dangereux. Il marche avec un revolver à chaque poing, des grenades au ceinturon, un stilet au côté. C'est un espion... Un vieux de la vieille plein d'expérience, échappé par miracle à des dizaines d'incidents, résolu

comme un diable, téméraire à la folie, le flibustier de la frontière!... Il est craint de tous : des contrebandiers, des gardes, des agents de toutes les institutions de renseignement et de contre-espionnage, des péquenots... Coincer un contrebandier, voilà l'aubaine rêvée, mais tomber sur un tel démon, c'est la chose la plus terrifiante!... On aurait vu encore bien des choses intéressantes... J'en raconterai quelques-unes dans la suite de mon récit.

*
* *

Depuis quelque temps, j'étais devenu très ami avec Pietrek le Philosophe. C'était un jeune garçon de dix-neuf ans. Il avait des yeux extraordinaires, attentifs et graves. Je ne l'ai jamais vu boire de la vodka ou faire la fête avec les autres garçons du bourg. Bien sûr, il buvait, lui aussi, mais juste pour se réchauffer ou pour se mettre en train, jamais pour s'amuser. Il ne plaisantait pas. Il se taisait la plupart du temps, ne se mêlait pas aux conversations générales. Quand on lui posait une question, il donnait une réponse complète et très sérieuse. J'avais remarqué que, même pendant nos courses, il emportait des livres, qu'il lisait dès qu'il en avait le temps. Julek le Dingue restait toujours près de lui, et ils discutaient souvent. Les garçons m'avaient appris que Pietrek avait de l'instruction, et qu'il s'était établi au pays frontalier en 1920, après avoir perdu son père et sa mère lors de l'avance des bolcheviks sur Varsovie. Il logeait avec Julek le Dingue chez un émigré, Mużański, qui réparait bien les montres pour des sommes modiques et qui passait pour timbré.

Je vais raconter plus en détail les débuts de mon amitié avec Pietrek le Philosophe. J'ai déjà raconté comment Józef Trofida m'avait montré dans le ciel les sept étoiles qui m'avaient aidé plusieurs fois à me repérer pour passer la frontière. Je

m'y étais beaucoup attaché, et je les regardais chaque fois que le ciel était dégagé : je me sentais alors aussi joyeux que si j'avais regardé mon meilleur ami dans les yeux. En revanche, quand le ciel était voilé, je me sentais tout triste.

Par une belle nuit sereine où le ciel scintillait d'étoiles, je m'adressai à Wańka le Bolchevik qui se reposait près de moi, adossé à son bât jeté dans l'herbe. Je lui désignai exactement les sept étoiles. Quand il finit par comprendre de quelles étoiles je parlais, il demanda :

– Ben oui, je les vois... Et alors ?

– À quoi elles te font penser ?

Le Bolchevik garda le silence un bon moment, les yeux mi-clos fixés sur le ciel. Puis il déclara avec une moue :

– À une oie... Une oie grasse avec un long cou.

Cela me vexa. Je m'aperçus d'un seul coup qu'il avait de vilaines oreilles décollées, un long nez bleuâtre, une grosse lippe et qu'il était... stupide... Je le trouvai odieux et physiquement repoussant. Je cessai de lui parler.

Une autre fois, je posai la même question à Felek la Lanterne. Il fut long à saisir de quelles étoiles je parlais, et quand il finit par comprendre, il dit :

– ... Je vois... La casserole, là-bas !...

Celui-là me mit en colère. Il n'avait que des casseroles pleines de bouffe en tête. Et puis, pouvait-on questionner sur les étoiles des gens qui ne regardaient jamais le ciel et ne voyaient rien, sortis de la mangeaille et de la vodka ? !

Pendant longtemps, j'eus envie de parler de ces étoiles à Pietrek le Philosophe, dont les dehors et le sérieux m'impresionnaient. Un jour où j'en trouvais l'occasion, je lui posai ma question. Il me comprit au vol et répondit :

– Ces étoiles ont un nom commun. Un nom de constellation. Elles s'appellent le Grand Chariot.

– Le Grand Chariot ? répétai-je avec joie.

– Oui. On a aussi un autre nom, un nom latin : *Ursa Major*.

– Là, je ne comprends pas.

– Ça veut dire la Grande Ourse... et c'est le nom exact de cette constellation.

La Grande Ourse! La Grande Ourse! Le joli nom que les gens savants lui avaient donné!...

– La Grande Ourse! répétais-je, ravi.

– Vous vous intéressez aux étoiles? me demanda Pietrek. Je peux vous prêter une cosmographie. Vous y lirez bien des choses intéressantes sur les étoiles.

– Non, ce n'est pas la peine, répondis-je. C'est juste ces étoiles-là qui m'intéressent.

C'est de ce jour que date mon amitié avec Pietrek le Philosophe et avec son compagnon inséparable, Julek le Dingue.